

mœbius 165

Écoutez! Je serai votre chien,
un bon chien,
mieux que tout autre chien



Nous sommes toujours le chien d'un autre. À genoux pour un regard qu'on supplie, au pied pour un sourire dont on a faim, toujours en urgent besoin d'adoption. Nous haletons pour la bonne note, la bonne cote, avides du bravo, du clic, de l'appel ; on nous voit courir au-devant de la main qui doit nous flatter, lui intimant d'achever notre domestication. N'exister que pour cette force qui nous fait marcher, se vouloir l'ultime exemple de l'appartenance, et montrer les dents à quiconque tenterait une docilité plus impérieuse. Dans cette compétition anonyme et éhontée, nous aboyons entre autorité et obéissance, et prenons la forme du désir même.

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon
chien, mieux que tout autre chien

Mœbius

N° 165

Été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien
dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Olivia Tapiero

Le thème est une phrase tirée de : Vladimir Slepian, « Fils de chien »,
Paris, revue *Minuit*, 1974.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

3^e trimestre 2020

ISSN : 0225-1582

ISBN pour l'imprimé : 978-2-924781-26-5

ISBN pour le PDF : 978-2-924781-27-2

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs
et leurs autrices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Société de développement des périodiques
culturels québécois (SODEP)

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bur. 716

Montréal (Québec) H3B 1A7

514 397-8669

info@sodep.qc.ca

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

Courriel : libraires@librairieduquebec.fr

Site Internet : www.librairieduquebec.fr

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

liminaire

- 9 **Dénichements**
Marc-André Cholette-Héroux
et Olivia Tapiero

poésie

- 15 **statement piece**
Pascale Bérubé
- 25 **je cherche sur toi
la voie praticable**
Anna Quinn
- 49 **Chienne de mer**
Maude-Éloïse Brault
- 53 **Du désert rouge**
Élise Turcotte
- 78 **Un petit chien docile**
Mathieu Dubé
- 119 **Je ne sais penser
à autre chose**
Emilie Pedneault

les yeux fertiles

- 103 **Remarques**
Ludovic Champagne

manifestes avant l'aube

- 135 **Appartenir à l'histoire**
Yara El-Ghadban

penser la création

- 127 **Imagineur**
Patrice Lessard

lettre à un écrivain vivant

- 145 **Lettre à n'importe qui**
Maude Veilleux

fiction

- 31 **Chiens de frères**
David Clerson
- 39 **Un bon garçon**
Julien-Pier Boisvert
- 59 **Onirologie**
Mathieu Hachebé
- 65 **La cour des grands noyés**
Fidèle Camirand
- 69 **Cicatrices**
Cédric Trahan
- 81 **Kim**
Thomas Désaulniers-Brousseau
- 91 **Dies Iræ**
Benedetg Zumthor
- 95 **Voilà ce qu'il faut faire,
Jaja: sortir la langue sans
japper**
Pascale Beauregard

Dénichements

Pour tout avouer, nous avons hésité un instant avant d'arrêter notre choix pour le thème de ce numéro sur la citation de Vladimir Slepian, devinant combien l'imaginaire canin convoqué est alléchant, mais redoutant les motifs tout prêts qu'elle suggère. Tout compte fait, c'est avec régale que l'on suit cette collection de textes à mesure qu'ils déjouent avec adresse et intuition, encore et à nouveau, et de différentes manières, les topoï attendus.

Si la tension entre les maîtres et les chiens est particulièrement palpable par les temps qui courent, l'écriture peut advenir comme lieu (niché, il est vrai) où de telles hiérarchies se renversent, se brouillent, se complexifient. Les textes que nous vous présentons ici vont dans le sens de cette complexification des rapports de pouvoir, loin des paradigmes binaires auxquels nos regards sont trop souvent contraints.

Dans « Voilà ce qu'il faut faire, Jaja : sortir la langue sans japper », Pascale Beauregard profile le drame muet d'une famille. Plusieurs épaisseurs d'impossibilité de dire cachent un noyau profondément noir, dur, cruel. Le récit est si bien refoulé, si bien tu, qu'il n'irradie que parce qu'il est pris en charge, dans un dispositif retors, par la voix la plus coupable.

La poète Pascale Bérubé explore l'amitié et le dédoublement, qui apparaissent à la fois comme menace

de disparition et possibilité d'être multiple : dans « statement piece », si l'écriture est indissociable du corps, la recherche d'incarnation est profondément ambiguë, elle se joue entre l'image et le geste, entre la chair et la virtualité, entre l'effritement et la voix qui y échappe.

Avec humour et habileté, Julien-Pier Boisvert montre à quel point on peut devenir subjugué par une image – ici, celle de Quasimodo –, qui orientera la suite de nos désirs. Sur un fond de gentrification et de nostalgie en VHS, « Un bon garçon » parcourt l'érotisme des jeux de pouvoir à contre-pied des stéréotypes mal informés qui touchent les communautés BDSM : ici, la confiance et la vulnérabilité sont centrales, et donnent tout son poids à la soumission.

Le poème « Chienne de mer », signé Maude-Éloïse Brault, présente une atmosphère durassienne où la mer devient le témoin impitoyable d'une maternité sanglante et d'une famille nucléaire devenue menace.

Portée par l'écriture limpide et gracieuse de Fidélie Camirand, la nouvelle « La cour des grands noyés » nous entraîne dans la cruauté érotique de l'enfance, où le désir se grave entre la transaction et la pulsion de mort.

Ludovic Champagne élabore dans ses « Remarques » une configuration fébrile de plusieurs champs de force, ralliant différents supports textuels, différentes paroles, différentes énonciations, au carrefour de l'essai, du poème, de l'article, du collage. Pourvu d'une ligne de tension certaine – la menace, la prédation, l'inquisition, l'application de la force nécessaire –, le texte évite activement, admirablement de se constituer en système.

Dans « Chiens de frères », de David Clerson, six livres sont passés en revue, six déclinaisons obsessionnelles d'une fixation canine, du dédoublement, de la répétition.

Cette sorte de compte-rendu réussit le tour de force de procurer le même cauchemar, la même angoisse, la même imprégnation que les textes mystérieux qu'il décrit. La lecture laisse toujours l'impression nauséuse que le sens échappe, que la signifiante se dérobe aussitôt qu'on tente de s'en saisir franchement, comme les étoiles trop pâles, invisibles au regard le plus concentré, se devinent pourtant obliquement, du coin de l'œil.

Dans « Kim », de Thomas Désaulniers-Brousseau, une narratrice au parcours légèrement aléatoire accepte d'aller camper avec une vague connaissance – avec une grande finesse, l'auteur parvient à représenter l'ambiguïté des frontières qui distinguent le deuil de l'envie, l'errance du désir, la mélancolie du dédain.

Le collage « Un petit chien docile » de Mathieu Dubé rassemble plusieurs morceaux de langages pour leur faire jurer subordination et conformité. Mais il demeure ici une révolte dans l'abaissement : l'énonciation fière, provocante, reste debout dans sa promesse de ramper. Anonymisé par la décontextualisation et la recontextualisation, l'antagonisme à l'œuvre dans le collage s'appréhende à n'importe quelle échelle : le *je* et le *vous* qui s'opposent peuvent revêtir les contours d'individus comme de classes.

Avec « Onirologie », Mathieu Hachebé rapporte une série de rêves, présentant une à une leur scénographie singulière, leurs règles et leurs contraintes inédites. Ici, l'économie descriptive de la langue fonctionne de pair avec les géométries troublantes du rêve. Elle suscite bien sûr une vague inquiétude, mais soulève aussi le caractère comique de l'absolutisme des rêves, de leur spécificité obstinée, de leurs détails délirants.

L'amorce du poème « Je ne sais penser à autre chose » le situe tout de suite : « nous sommes à la ferme ». Emilie Pedneault y dessine un réseau sensible d'odeurs, de textures, de couleurs. Mais, dans l'angle mort, toujours cette présence endémique, envahissante, dont la pensée voudrait se détourner.

Traversé par une voix en sourdine, « je cherche sur toi la voie praticable » d'Anna Quinn est porté par un désir de s'abîmer. L'orage semble aux abords du poème, qui fait le dos rond, se love dans ses derniers retranchements, entre résilience et supplication.

Avec « Dies Iræ », un élan de prose gaillarde où le grotesque est manié avec humour, Benedetg Zumthor donne voix à un corps monstrueux, otage d'un appétit aussi insatiable qu'ostracisant.

Si la peur est le point de départ de « Cicatrices », de Cédric Trahan, l'écriture ne se veut pas effrayée, mais patiente et sensible. La peur en question – sourde, préconsciente, reçue en héritage – est suspecte au vu de son décor (une ville inoffensive et médiocre), si bien que l'origine de la menace, de la férocité couverte, est remise en cause. Pas à pas, avec vulnérabilité, il s'agit d'en suivre les traces.

Il faut le noter, l'un des titres du numéro, « Du désert rouge », est largement antérieur aux autres : publié dans le cadre de la rubrique du fonds *Mœbius*, le poème d'Élise Turcotte, retouché pour l'occasion, est initialement paru dans le quatorzième numéro, en 1982. Son flux éperdu, propulsé par la déchirure, oscille entre la douleur de l'oubli encore à venir et celle de la mémoire trop assidue. L'écriture ne s'embarrasse pas de son impossibilité pour poursuivre sa finalité : être entendue.

Le romancier Patrice Lessard investit la rubrique « Penser la création » avec « Imagineur », où il mène une réflexion sur l'errance, le voyage, les lieux et les coïncidences qui pavent le chemin à la fois rigoureux et tâtonnant de l'écriture, et ce, toujours en dialogue avec des voix qui viennent d'ailleurs pour façonner l'ici.

Dans sa « Lettre à n'importe qui », Maude Veilleux expose, avec une lucidité impitoyable, l'indissociabilité des abus de pouvoir intimes et institutionnels dans le monde littéraire. L'intelligence sans pareille de la poète verse du sable dans l'engrenage des institutions culturelles et des paradigmes marchands qui leur sont inhérents. Ici, on comprend bien que le capitalisme et la misogynie, qui façonnent la construction des institutions culturelles, représentent plus que jamais une menace pour l'articulation de pensées résistantes.

Enfin, Yara El-Ghadban, à qui est confiée la résidence de création de *Möbius* depuis le dernier numéro, signe ici le deuxième de ses « Manifestes avant l'aube », « Appartenir à l'histoire ». Le titre révèle d'un même souffle un enjeu narratif et politique. Quand elle est si inextricable des mouvements millénaires du monde, comment aborder sa propre histoire sans prétendre à sa singularité ? En ne revendiquant que sa narration – ce qui n'est pas gagné d'avance : ici, la prise de parole ne se négocie d'ailleurs qu'à la faveur d'une prétériorité, d'un conditionnel : « Si j'étais la seule narratrice de mon histoire, et que vous me lisiez sans préjugés, je vous parlerais de ma grand-mère maternelle [...]. » Le récit qui suit, centré sur le village disparu de Saffouryeh, s'écrit, non sans arrachement, depuis la mémoire inscrite « au fond des yeux ». Ce qu'il en coûte à l'autrice pour remonter le fil et suivre la trace de cette

histoire en fait justement sentir tout le prix : sans ce genre de précieux contrepoint, sans ces narrations nécessaires, c'est l'anonymat amnésique de l'Histoire, l'unique réécriture coloniale qui triomphent, la version blanchie, définitive de ceux qui se permettent de croire que l'Histoire leur appartient.

Marc-André Cholette-Héroux
et Olivia Tapiero

Membres du comité de rédaction

statement piece

Pascale Bérubé

j'ai toujours voulu vivre une amitié
parfaite

avec une fille

une qui avale la lumière la garde
ronde en ses os un accident calculé

une en lunes sans taxes en symbioses
brillantes

comme un couteau
sous l'eau

fille de soirées entre filles en
grappes dures

et attirantes à panser
nos
paupières à laper
nos langues de mousse roses
aux dégâts

que les hommes ont laissés
sur nos genoux nus des collants

du samedi midi quand la lumière habille
nos gestes

pour les déguiser
en voix de femme opaque

qui peigne la pluie des murs

je trouve une fille
dans les soirées de

femmes

aux corps parfaits

leurs bouches pleines

de drames
où elles se rongent la gorge

dans des maisons déposées
sur les terrains
comme des paumes crémeuses

je l'avale une amitié qui forme une
parfaite forme de

O

nos reflets s'entremêlent
dans le ventre des vitrines forment
une toute nouvelle femme une entité

mince frisson

de terreur le désir de ne plus jamais
parler

en mon nom

entrer dans l'amie
une mèche dans le cuir blanc du
miroir se confondre
les femmes des films font ça
la peau lisse de l'autre une bulle un micro-cri
de femme dans

le ravage
de l'autre

une peau familière

parfaite symétrie nous sommes des chaises

nous apprenons à bouger comme
une femme fascinante

pour oublier que nous avons des mères

que nous venons
nécessairement

d'une autre femme

les bijoux de la plaie à l'hygiène douce

d'une autre

je cherche ma vraie bouche
dans l'amitié je cherche qu'on me fasse
l'amour comme une amie une tonte familière
je pourrais me glisser être un bracelet à noyer
dans les artères d'une fille

qui nage

vers les ombres
nuageuses de mes seins

les gestes sont installés en
performance nous cherchons toujours
l'air de l'autre en levant les drapeaux
de nos draps les éventails de nos lacs

les autres femmes
continuent à rouler doucement à faire ronronner les
bruits robotiques d'un instrument
de nettoyage endormi
dans l'effort d'être une femme

nous gardons une
tête d'avance

sur toutes les autres

je veux cacher la fille
que je suis derrière une amie et porter l'amie

les objets que nous touchons
éclairent nos morts vertes le spectre
d'être une femme seule l'idée qu'être une femme
ne servait à rien du tout

si ce n'était pas

devenir le double d'une autre fille qui portait
ses dents à son cou fière de suffire

au battement de ses cheveux

pourquoi les brillants de la solitude

pourquoi être une étape mortelle

si ce n'est qu'une autre juge notre corps
avec tout l'amour du monde

faire regretter à nos mères

l'effort pratiqué

je déteste toutes les femmes qui disent
être heureuses dans la solitude

je déteste leur tranquillité résignée
comment elles arrivent
à juste être présentes sans
demander quoi que ce soit de plus pour apaiser
tout ce qui fait mal

tout ce temps à attendre à travers la vie
avant de mourir de disparaître enfin
et de devenir une idée

quelque chose qu'on peut garder sur un disque dur

ou dans le noir des yeux d'un agneau

je cherche sur toi
la voie praticable

Anna Quinn

je me suis jetée dans le fleuve
pensant à tout ce que j'allais pêcher pour toi
une fois morte
on retrouverait mes habits flottant
les poches pleines de coquillages et de fausses-couches
de mots qui disent

ce que ça fait d'être aimée
la marche à suivre
pour réarranger le ciel sans se brûler

tu dépeuples les maisons qui font
de mon visage un visage

les jambes en boomerang
je reviens ma gravité dans ta poitrine

(je me polysuicide)
lorsque tu me découpes en deux
tu pars avec la meilleure partie

mais j'habiterai ta paume en silence
elle frappe ma joue je ne
revoile pas
l'air devient liquide
retiens-le de nous dissoudre
retiens-toi

je veux remonter le temps
exagérer

accroche-toi à mon épaule
le décor bascule
ma mémoire est passée par la fenêtre
en s'écrasant elle transforme
les plus gros orages en papier de
soie

promis je ferai tout
je peux même imiter le vent
depuis que le vent s'oublie

l'œil étanche
pèle ma peau dans le sens de la douleur
je ne crierai pas ne flancherai pas

la nudité
c'est chaque chose que je perds
si tu me vois pleurer

ton alibi: naître du ventre de la hyène
je sais
rassembler les hésitations

en faire notre cheval de course

épargnons l'usure la rouille aux fous
le glissement de ta main dans la mienne
tu es de forêts multiples
le labyrinthe dans lequel je

m'endors

Chiens de frères

David Clerson

Dans le premier livre de mon frère, une chienne donne naissance à des portées innombrables. À travers les 772 pages du texte sont décrits chacun de ses petits. Aucun de leurs pères n'est connu, ce sont tous des chiens de passage, vite repartis, mais dont les rejetons gardent les traces, héritent des gènes : issus d'une même mère, ils sont tantôt mi-bouledogue, mi-caniche, mi-berger, mi-lévrier ou à la croisée d'autres races canines, dont certaines demeurent impossibles à identifier. Le livre fait le portrait de 366 chiens qui naissent et errent aveugles. Plusieurs ne trouvent jamais les mamelles de leur mère. Ils errent puis disparaissent ou meurent. Un grand nombre s'éteint sans jamais avoir ouvert les paupières. Ce sont des bêtes à la fois horribles et belles. Ce sont des bêtes dont je ne me lasse jamais.

L'une d'elles voit le jour avec deux têtes, non pas l'une à côté de l'autre, comme celles de Cerbère, mais superposées, de sorte que la tête supérieure a la langue qui pend sur la tête du dessous, qu'elle lui dégouline sur le front, qu'elle s'étire jusqu'à son museau déjà humide, qu'opaque et rose

elle couvre ses yeux encore aveugles qui, lorsqu'ils s'ouvrent, ne voient qu'elle.

Une autre bête – chien arachnide ou chien pieuvre – est munie de huit pattes, mais de huit pattes fragiles, brisées à la naissance et demeurées infirmes. Ce chiot ne marche pas. C'est à peine s'il rampe. Ses pattes bougent difficilement dans la poussière. Elles y font des dessins, des formes étranges et fascinantes, que le vent balaie et qui bientôt disparaissent.

Une autre aboie par le derrière, comme si elle avait deux bouches, une à chacune de ses extrémités, ou qu'elle avait ses cordes vocales dans le sphincter. Les phrases qui la décrivent relèvent de la scatologie sans pourtant faire rire. Au fil des lignes, le texte inquiète alors que cette chienne aboie sans cesse, incapable de se taire. Elle aboie et ses aboiements agacent. Ce sont des aboiements adultes issus du derrière d'un chiot naissant. Ce sont des aboiements assurés et agressifs, des aboiements de chien de garde évoquant la morsure, et que j'imagine et qui m'écœurent, que je ne peux m'empêcher d'associer au vomissement.

Une autre encore n'a pas de tête. Elle n'entend pas le vent qui souffle, ni le rire des enfants qui la regardent naître. Elle ne voit pas la lumière du soleil qui plombe et assèche la terre. Elle ne sent pas l'odeur de la poussière ; elle ne sent pas non plus celle du lait maternel. Quand des humains marchent là où devrait se trouver sa tête, elle perçoit le sol qui tremble, la terre qui vibre, l'écho des pas dans sa cage thoracique, et elle-même tremble et vibre : en se penchant et en tendant l'oreille, on peut entendre un grognement qui résonne dans sa poitrine, comme si sa gueule s'y trouvait.

Une autre a vu le jour étouffée sans encore être morte : en cours d'étranglement. Le texte n'est pas clair. Le texte porte à confusion. L'animal fraîchement né est encore humide ; le

texte s'attarde sur son dégoulinement. Il est question d'un organe qui l'étrangle. On croirait d'abord une queue trop longue, mince et inutile ; une queue qu'il faudrait couper pour que le chiot ne s'y empêtre pas, une queue qui s'est enroulée autour de son cou et qui risquerait de l'étouffer dès ses premières respirations, puis le texte suggère de nouvelles hypothèses : alors qu'on suit la queue tout au long du corps humide, parmi les poils spongieux où elle se perd, sa nature paraît changeante, elle ressemble à une langue hypertrophiée, mais excessivement mince, ou à un sexe strangulateur, ou à un lasso qui se resserre autour du chiot, et à mesure que le texte multiplie les interprétations, que le lecteur se demande avec lui s'il s'agit d'un cordon ombilical ou d'un organisme parasite, d'une sorte de ver solitaire, le texte se fait de moins en moins limpide : pour le lecteur, il semble impossible de suivre parfaitement le fil des mots tout comme de saisir l'origine de l'étranglement.

Les naissances ainsi s'accumulent. Je lis ce texte attiré et dégoûté et me dégoûtant moi-même de mon attirance. Sur un chien naissant, je vois un visage humain aux yeux déjà grand ouverts qui observent le monde avec effarement.

Dans le deuxième livre de mon frère, il est question d'une errance. Un homme marche sur une plage infinie, comme si, en la suivant, il pouvait parcourir le monde. C'est une plage sans clôture. C'est une plage longue comme un continent. L'homme marche au milieu d'une meute canine. C'est une meute qui se transforme continuellement, où des épagneuls disparaissent, cédant la place à de jeunes teckels, où un caniche borgne guide le groupe pendant des pages avant d'être avalé par la mer, une nuit d'orage, et d'être remplacé en tête par un dalmatien frêle, puis un bouledogue

obèse, un basset tripode, un bouvier. L'homme marche au sein de cette meute, qui grandit et rapetisse, qui prend par moments des proportions immenses, qui aboie sans que lui ouvre la bouche – sa bouche cachée au sein d'une barbe trop longue, sa bouche toujours muette, aux lèvres gercées, presque invisible, et sa barbe qui s'enroule autour de lui, sa barbe qui se confond avec les poils des bêtes, dont il partage aussi l'odeur, avec qui il dort, qui lui lèchent le corps et le protègent, et l'homme avance et avance sans cesse. Ses pas s'effacent dans ceux des chiens.

Dans le troisième livre de mon frère, deux frères jouent au jeu du pendu. Pendant trente-trois jours, ils y jouent jusqu'à ce que le soleil se couche. Dans le sable d'une plage jonchée de déchets, accroupis, ils dessinent des potences. À tour de rôle, l'un trace une série de traits ; l'autre tente de deviner des lettres. Le vent leur fouette le visage, le sable se mêle à leurs cheveux, leurs corps de plus en plus halés se confondent avec la couleur du sable brunâtre. Le premier dit « o » ; l'autre écrit cette lettre sur le deuxième des dix traits qu'il a tracés. Le premier dit « u » ; le second l'écrit sur le troisième et le huitième trait. Le premier dit « a » ; son frère hoche négativement la tête et dessine une tête au pendu : une tête à museau dont la langue pend comme si elle devait rejoindre la terre. Le premier dit « s ». La tête a désormais des oreilles qui descendent aussi bas que sa langue. Le premier dit « e », qui se retrouve sur le dernier trait. Il prononce « v », mais voit un corps oblong apparaître dans le sable et pendre sous la tête. Il dit « r », qui recouvre trois traits, puis « t », puis soudain s'exclame, trouvant le mot : « pourriture », dont les dernières lettres finissent de recouvrir les traits. Alors les frères changent de rôle, se déplacent sur le sable,

dessinent ailleurs une nouvelle potence et de nouveaux traits. Ce jour-là, ils trouvent les mots « tourbière », « gémellité », « chenil » et d'autres encore ; ce jour-là, chaque fois, un nouveau pendu apparaît accroché à la potence, un pendu toujours incomplet, un pendu à tous coups infirme, muni d'un seul bras, ou de deux, mais cul-de-jatte, un pendu n'ayant parfois qu'une tête à la gueule ouverte, mais un pendu aux traits chaque fois canins : à la langue qui pend comme ses oreilles, à la bave qui coule d'une gueule souvent béante, à la queue – quand ils s'y rendent – qui pend, elle aussi ; un pendu canin toujours lourd et inerte, dessiné dans le sable et qui, invariablement, peu après la tombée du jour, après le départ des frères, quand la marée monte, disparaît.

Dans le quatrième livre de mon frère, le plus court qu'il a écrit, un homme se réveille couché dans la merde. La veille il s'était étendu dans un terrain vague. Il avait ouvert son sac de couchage, s'y était glissé. La journée avait été humide : la bruine était tombée, mais la nuit était douce et des étoiles surchargeaient le ciel. L'homme avait entendu une bête rôder. Sans la voir, il avait pensé à un renard ou à un lièvre. La campagne était peu peuplée. Sur la route, à proximité, des voitures passaient par intermittence. L'homme s'était vu en rêve marcher dans une plaine immense, où le vent soufflait fort, fouettant l'herbe haute contre ses jambes ; il la balayait et y dessinait des motifs, comme des vagues, ou les mouvements de la canopée vus du ciel. La plaine était inhabitée. Ne s'y trouvait aucun être humain, et l'homme y marchait sans cesse, sans s'essouffler ni se perdre. Maintenant, il se réveille et il a froid. C'est déjà l'aube, une aube comme souvent fraîche, une aube comme toujours humide. La rosée lui humecte la peau.

Il se lève pour découvrir que son sac de couchage est maculé d'excréments laissés dans l'herbe par un autre que lui. Ce sont des excréments de chien, pense-t-il. Puis il n'en est plus sûr : ce pourrait être des excréments humains. L'odeur lui monte aux narines, une odeur excrémentielle renforcée par l'humidité. L'homme, malgré la faim, ne s'assoit pas pour manger. Il ne roule pas non plus son sac de couchage. À l'aide d'un morceau de carton, puis de feuilles d'arbre, détournant la tête, il s'efforce de le nettoyer, mais l'odeur lui monte encore aux narines et lui imprègne désormais les mains ; l'odeur l'écoeure toujours, il ressent un écoeurement nauséux, un écoeurement qui le porte à vomir. L'homme part, emportant son sac avec lui. Il marche longuement sur une route de campagne, il marche en revenant sur ses pas, vers la ville où il a mendié la veille, il marche jusqu'à ce qu'il trouve une fontaine où il lave le sac à l'eau vive, mais même ensuite, il lui semble que l'odeur le suit, les jours suivants, il a le sentiment qu'elle le suit constamment, l'odeur est accrochée à lui, c'est une odeur qu'il ressent désormais comme sienne et qui parasite tous les aspects de sa vie.

Dans son cinquième texte, mon frère fait le portrait d'un chien immense qui s'entortille sur lui-même. C'est un chien et c'est une chienne. C'est un chien et c'est une chienne et c'est le monde. Ce chien vomit ou bave sans cesse. Ce chien s'entortille et roule sur lui-même. Ce chien revient sans cesse à son vomissement. Dans son ventre grouille une infinité d'êtres. C'est un chien peuplé de parasites. C'est un chien au pelage où s'accrochent des tiques et au ventre gorgé de vers. C'est un chien qui se mord la queue et le ventre. C'est un chien qui connaît le goût de son propre sang. Ses yeux sont aveugles comme au jour de sa naissance. Ses oreilles sont

sourdes. Son odorat le désoriente. Par moments, on croirait que sa tête est inutile. Par moments, on croirait que, décapité, il vivrait semblablement. Mais sa bouche jappe, mord et dégouline. Mais sa bouche répète sans cesse des aboiements dénués de sens. Quand on lit le texte de mon frère, on dirait que ses mots ressemblent à des aboiements. C'est un texte que je ne peux lire sans avoir mal à la tête. Ce sont des maux de tête qui parfois me mènent jusqu'au vomissement. Mais c'est un texte que je lis et qui m'obsède. C'est un texte qui change aussi la nature de mes rêves. La nuit, je marche sur des pattes fragiles, qui souvent se brisent. La nuit, je marche, je tombe, je rampe. La nuit, j'aboie maladroitement. Je fais des « Ouah ! » analphabètes. J'aboie et mes aboiements me font mal à la tête. J'aboie jusqu'à ce que mes maux de tête me portent à mon vomissement.

Dans le dernier livre de mon frère, un chien est muni de deux langues, deux langues dans une seule gueule, un organe qui semble d'abord être une langue bifide, mais se sépare en organes autonomes. Ce chien étonne ses maîtres, qui bientôt s'émerveillent. La première de ses langues aboie d'une infinité de façons ; la deuxième parle une infinité de langues humaines. Ce sont deux langues sœurs qui souvent se confondent. Les aboiements du teckel, du husky, du basset résonnent en même temps que le roumain, le finnois, le sanskrit. Ces deux langues aussi s'étirent. Elles ont une racine commune, un même muscle qui les pousse jusqu'à l'extérieur de la gueule du chien, qui les glisse entre ses crocs, ses babines. On croirait un serpent à deux têtes. On croirait un organisme scissipare tentant de se diviser. On croirait un nouvel organe sensoriel à la fois serpent, chien et humain, qui partirait, rampant dans la saleté, dans la

poussière, qui s'allongerait continuellement, traversant la boue, le goudron. Il avance, il aboie et il parle. Il avance, il aboie, il parle, il dégoûte et il fascine. C'est un organe érectile solide et agile, écrasé sans être broyé, fendu sans être coupé, saignant mais se cicatrisant, c'est un organe qui raconte des histoires canines et humaines, des histoires qui ressemblent à celles de mon frère : 366 fois il fait le récit d'une naissance ; il décrit les mouvements d'une meute où humains et chiens se confondent ; il fait le portrait de bêtes infirmes accrochées à des potences ; il raconte l'histoire d'une odeur ; celle aussi d'un chien-monde. C'est une comédie canine. C'est une comédie humaine. C'est une comédie que je retrouve sans cesse dans les six livres de mon frère, que je déteste et que j'aime, qui m'attirent et m'humilient.

Un bon garçon

Julien-Pier Boisvert

J'ai rencontré Quasimodo dans le sous-sol de ma belle-mère, c'était un sous-sol crade de Rosemont, rue Molson avant la gentrification – les murs en béton le sol en béton le plafond en béton. Un sous-sol comme tous les sous-sols qui ont vu les enfances classe moyenne pauvres à Montréal, avec l'humidité les bas de laine pour pas avoir froid pis en sourdine la belle-mère qui engueule mon père dans la cuisine.

Dans le sous-sol en béton, pas grand-chose. Une télé un divan défoncé pis un coffre sous l'escalier. Un vieux coffre, un beau coffre. Une affaire qui vaudrait trois cents piastres aujourd'hui, qu'une madame de la Rive-Sud rapporterait chez elle pour faire moderne rustique dans son condo de Boucherville. Mais chez nous quand j'étais jeune c'était une vieillerie qu'on cachait en dessous de l'escalier.

J'avais pas beaucoup de jouets à l'époque, mais j'avais un VHS et dans le coffre la collection complète ou presque des Disney.

Pas les Disney cheap là, pas les Disney dans du carton un millimètre, non. Les Disney dans du plastique. Les Disney de

riche. Le boîtier bombé comme un trésor, tu comprends, si les enfants du quartier avaient su, ils m'auraient défoncé la face se seraient invités chez moi auraient volé mes Disney pis seraient repartis les écouter chez eux dans leur sous-sol en béton à eux pendant que leur belle-mère à eux aurait engueulé leur beau-père à eux ou vice versa.

Je disais à personne que j'avais tous les Disney de riche. J'étais allé avec mon père au marché aux puces à Laval, une sortie en famille avec ma belle-mère qui était de bonne humeur cette journée-là. Je me souviens il faisait beau et une madame vendait tous les Disney comme ça pour 50 dollars – c'était donné son affaire alors j'avais regardé mon père, j'avais un budget de 20 dollars et il m'a dit de pas le dire à ma belle-mère et on est repartis dans la Pontiac Grand Prix 1981 avec tous les Disney dans son sac et on a dit que ça avait coûté 20 dollars mais ça en avait coûté 50. C'était une ruse.

J'avais tout déballé et caché dans le coffre et passé mon été au complet à écouter des films de Disney, sauf pour *Les aristochats* parce qu'à la fin c'était les trente premières minutes du film *Les aristochattes*, un porno qui avait été enregistré par-dessus et j'étais pas encore à l'âge de l'éveil de ma sexualité alors je m'en contrecalissais des nounes.

Je comprendrais seulement plus tard que c'était parce que j'étais gai mais ça je le savais pas encore totalement j'avais seulement dix ans.

Quasimodo, je l'ai rencontré par une chaude journée d'été avec le ventilateur dans la face et objectivement c'est vraiment la pire version de Quasimodo, celle de Disney. Il est pathétique à peine les dix premières minutes du film, sa voix est parfaite, genre hyper claire et le seul moment où il comprend sa place c'est la minute et demie de la chanson

Rien qu'un jour où Frolo lui dit tu es un monstre et il répète je suis un monstre et voilà le film aurait pu s'arrêter là, Quasimodo est un chien c'est peut-être un peu fort de dire que c'est un monstre mais Frolo est son maître c'est lui qui choisit et un chien ça veut plaire à son maître.

Les autres enfants quand on avait écouté le film en classe ils étaient tous contents que Quasimodo s'émancipe comme ça et qu'il devienne un héros à la fin du film, moi ça me mettait de mauvaise humeur et même si je savais que quelque chose clochait avec mon interprétation de la chose je disais rien, je disais rien et je souriais parce que je savais que quelque chose clochait à l'intérieur de moi et je voulais pas attirer l'attention sur moi.

Un peu plus tard dans ma vie j'ai décidé de lire *Notre-Dame de Paris* pour en avoir le cœur net et j'ai été en fin de compte beaucoup plus satisfait par l'original. Dans *Notre-Dame de Paris*, le livre, Quasimodo connaît mieux sa place. Il écoute Frolo pendant quasiment toute la durée du livre comme un bon serviteur un bon bossu un bon soumis, à la fin il est tellement investi dans sa relation dominant-dominé qu'il crisse des roches sur la tête des sans-papiers il leur verse de la lave dessus pis eux ils brûlent. Pis lui il joue son rôle il se fait pas des accroires, il connaît sa position dans le monde qui est celle du bas de l'échelle. À la niche Quasimodo, au pied Quasimodo, pis sors juste quand on te dit de sortir. Ça c'est le vrai Quasimodo celui que j'aime celui que je comprends. Pour bien des gens, le livre, c'est la meilleure version possible. C'est l'original, bien évidemment, et c'est difficile de faire mieux que l'original.

Sauf si on s'appelle Luc Plamondon et que son Quasimodo c'est Garou le plus bel homme de la planète de 1997 à 2002 et le plus bel homme à être né à Sherbrooke de tous les temps.

Ça je prendrai aucun argumentaire j'ai raison parlez-moi pas de Vincent Vallières sacrament il arrive pas à la cheville de Garou Vincent Vallières sacrament.

Pour moi, Garou/Quasimodo sur une scène c'est l'apogée ultime de c'est qui Quasimodo de c'est quoi Quasimodo. Un homme penché qui se fait maltraiter en chantant, c'est ma sexualité, moi je suis bandé tout le long dans le noir au balcon du théâtre Saint-Denis, du moment qu'il regarde Frolo, agenouillé, et qu'il lui hurle de sa voix rocailleuse qu'il lui « appartient de tout son être comme jamais un chien n'a aimé son maître » moi j'ai la main dans les culottes sous mon manteau et la madame pense que je chantonne la chanson à côté d'elle mais non je jouis en essayant d'attraper Daniel Lavoie du regard.

J'ai vu *Notre-Dame de Paris* cinq fois, j'ai vu la troupe originale pis la nouvelle, mon adolescence a été weird pis pas tout à fait heureuse pis pas juste parce que j'avais un poster de Daniel Lavoie dans ma chambre.

Puis, à vingt et un ans, j'ai rencontré Kevin Dupuis sur FetLife.

FetLife, ça avait été un désastre depuis le moment où je m'étais inscrit. Les vieux pervers m'intéressaient pas, ils voulaient juste voir mes pieds ou mes aisselles. Les hommes mariés finissaient tous par être des homophobes basic, ils m'envoyaient une photo de leur graine puis me traitaient de fif puis me bloquaient puis me débloquaient pour me demander de les rencontrer à leur hôtel puis me traitaient encore de fif avant de me rebloquer. J'avais rencontré des doms qui me faisaient mal sans me faire bander, j'avais rencontré des tops kinks qui m'attachaient sans me regarder dans les yeux, d'autres qui me mettaient à quatre pattes sans me parler pis moi je prenais aucun plaisir à rien.

Quand un gars avec des dents de vampire m'a demandé devant un gin tonic ce que je cherchais, j'ai haussé les épaules pour pas y penser, mais j'y ai pensé, ça fait que je me suis mis à brailler pis à mettre tout le monde mal à l'aise jusqu'à ce que le bouncer me crisse dans un taxi. J'ai braillé tout le chemin pis en rentrant j'ai fermé mon compte FetLife parce qu'apparemment j'étais trop fucké même pour les fétichistes.

Je l'ai rouvert le lendemain après avoir dessoûlé pis j'ai reçu un message de Kevin Dupuis.

Kevin pis moi on a texté toute la journée. On a jasé de sa vie, il était plus vieux, il avait une job dans une compagnie de techno Kevin Dupuis, il faisait la piastre même s'il s'appelait Kevin, mais il aimait pas parler de lui. Il aimait parler de moi. Il a commencé par me demander pourquoi mon nom d'utilisateur c'était Quasimodo6669, il m'a dit que j'avais l'air cute sur ma photo j'avais pas l'air d'un bossu et moi je lui ai expliqué que Quasimodo c'était un état d'âme d'esprit et de sexualité.

Il a semblé satisfait de ma réponse et m'a demandé si je voulais qu'on se rencontre le soir suivant, moi j'ai dit oui parce que Kevin avait vingt-sept ans il avait le teint pâle comme Daniel Lavoie et portait une robe en latex sur sa photo de profil. Je lui aurais mis un col romain je lui aurais chanté une chanson pis j'aurais prié à son autel drette là. J'avais le goût de le voir.

Il m'a dit *rencontre-moi au parc à chien du parc Lalancette* j'ai dit OK weird mais OK.

Je l'ai rencontré au parc Lalancette à 16 h le lendemain. Il y avait du monde avec leurs chiens. Kevin Dupuis portait pas sa robe en latex. Il portait un t-shirt moulant noir des shorts noirs pis des souliers pas de bas. Noirs. Il avait l'air

d'un genre de punk gai pis c'était cute. Moi j'avais mis un chandail avec des trous pis j'avais les cheveux en bataille.

Quasimodo ? qu'il a dit.

Mon cœur s'est arrêté de battre pis j'ai frissonné. J'ai dit que mon nom c'était Jérôme mais que j'aimerais mieux qu'il m'appelle Quasimodo finalement.

Il a dit OK, c'est un bon nom ça, Quasimodo.

J'ai dit OK, je me sentais devenir croquant dans mes culottes trop serrées.

On a commencé à parler comme les gens font quand ils sont sur une date pour la première fois, mais c'était pas malaisant parce que Kevin posait beaucoup de questions. Habituellement je parlais pas beaucoup mais là je parlais beaucoup parce que Kevin me regardait avec ses petits yeux verts comme s'il voyait quelque chose en moi que je voyais pas pis pendant que les Chantale les Robert pis les autres monsieurs madames d'Hochelaga lançaient leurs balles à leurs chiens Kevin me disséquait avec ses petits yeux verts pis ses questions de plus en plus pointues.

Les lampadaires avec les mouches autour des lumières avaient remplacé le soleil chaud d'Hochelag' pis j'avais mal à la tête à cause de la faim alors on s'est frenché pis on s'est laissé pis je suis rentré chez moi écouter l'Acte I de *Notre-Dame de Paris* en mangeant du McDo pis en pensant à Kevin Dupuis qui connaissait maintenant ma vie au complet ou presque.

Le lendemain on s'est rejoint au même parc à chiens.

Dirais-tu que tu te détestes pas mal, dans la vie ?

C'est comme ça que Kevin Dupuis a commencé notre deuxième date. J'ai haussé les épaules pis j'ai dit non par réflexe mais ça demandait d'y penser un peu plus alors je me

suis ravisé et il m'a laissé le temps de réfléchir Kevin Dupuis avec ses yeux verts et ses esties de questions auxquelles je me tannais pas de répondre. Kevin Dupuis, il avait une laisse dans les mains mais il avait pas de chien.

J'ai dit je sais pas j'ai dit peut-être que oui j'ai dit peut-être que non j'ai dit tu parles d'une estie de question à poser. J'ai dit que je me détestais mais aussi que je trouvais personne qui me donnait ce que je voulais pis que j'étais tanné de chercher pis que j'avais vingt et un ans pis j'avais jamais rien ressenti pis aussi bien dire que j'allais finir vieux et gai et seul et que les jeunes gais allaient rire de moi pis de ma vie à essayer de chercher ce qui me –

Quasimodo ? Kevin m'a interrompu.

Quoi? j'ai dit.

Si tu veux je peux t'amener quelque part que t'as jamais cherché pis tu me diras si t'aimes ça mais je pense que tu vas aimer ça. C'est pas du BDSM mais c'est pas pas du BDSM. C'est hot. Mais faut que tu me fasses confiance. Il y a une formation aussi. C'est juste une heure. J'en parle pas sur mon profil.

J'ai dit OK j'avais rien à perdre. Kevin a pas essayé de m'embrasser, mais il m'a donné rendez-vous la semaine suivante au club Munich.

Quand je suis entré au Munich, un gars avec des oreilles de chien m'a dit allô de derrière le comptoir du vestiaire, il m'a demandé si j'étais là pour le munch ou pour la formation ou pour les deux. J'ai dit que je prenais pas de drogue en tout cas pas de mush et il a ri il a dit que j'étais cute mais il m'a dit que j'avais besoin d'un accompagnateur et moi j'ai dit OK c'est Kevin Dupuis mon accompagnateur il m'a regardé comme si je venais d'une autre planète pis il savait plus quoi dire pis là j'ai vu Kevin Dupuis apparaître au bout

du corridor pis j'ai crié KEVIN DUPUIS pis il m'a regardé pis l'autre gars l'a regardé pis on s'est tous regardés.

Ah, tu veux dire Taser. Taser? Il est avec toi, le nouveau?

Salut Quasimodo.

Oh wow, il a déjà son nom. Tu perds pas ton temps, Taser, avec tes nouveaux pups.

Kevin Dupuis a haussé les épaules. Il portait juste une petite culotte de cuir, des straps qui se croisaient sur son chest pis dans ses mains il avait une laisse pis un choker.

Prends un dépliant, Quasimodo.

J'ai pris un dépliant. Dessus c'était écrit PUP PLAY 101 et la date et il y avait des photos de gars avec des oreilles de chien et des masques de chien. Ils étaient à quatre pattes pis leurs maîtres les tenaient en laisse. Dans le dépliant il y avait une introduction, des consignes de sécurité, des informations sur le pup play, pis des informations sur l'événement.

J'ai regardé Kevin Dupuis longuement pis lui aussi il m'a regardé longuement pis il m'a tendu la main comme Aladdin pis je l'ai suivi pis j'aurais pu partir parce qu'honnêtement à ce moment-là dans ma tête toutte me criait WHAT THE FUCK mais Kevin Dupuis m'avait promis qu'il m'amènerait chercher là où j'avais pas cherché pis estie j'avais jamais pensé chercher ici en effet. Ça fait que j'ai pris la main de Kevin Dupuis pis je suis parti faire une formation d'une heure sur la sécurité et le bien-être dans un endroit où tout le monde prétend être un chien dans la bonne humeur la camaraderie et le cuir.

Quand on est ressortis il y avait une file qui allait jusqu'à dehors devant le vestiaire pis le pauvre gars derrière son comptoir rushait.

Kevin Dupuis m'a amené au parc à chien du club Munich, spécialement monté pour l'occasion, puis il m'a présenté à Rex Reddy (Tommy), un gars de cinq pieds cinq en bobettes de latex avec un masque museau cute et des oreilles. Il m'a aussi présenté à Molosse (Hugo), un gars de six pieds trois avec les yeux doux comme du miel dans son full face de rottweiler. Les gars m'ont dit salut comment ça va. J'étais surpris, je pensais qu'ils allaient japper.

Après m'avoir demandé si c'était correct, Kevin Dupuis m'a attaché un collier au cou, a mis une laisse après pis m'a tendu un masque museau en cuir cheap. Il m'a murmuré que si j'aimais ça j'allais devoir m'en acheter un, mais que celui-là ferait la job pour l'instant. Il m'a demandé si je voulais me mettre à quatre pattes.

J'ai consenti pis je me suis mis à quatre pattes.

C'était le feeling le plus weird de toute ma vie. Weird à cause de la vision modifiée de se voir un museau à la place du nez, comme un corps étranger, mais en même temps c'était pas étrange, c'était presque normal comme OK voilà j'ai un museau. Je regardais et partout il y avait des maîtres et des chiens qui échangeaient et qui jouaient dans la bonne entente.

C'est qui, ton nouveau chiot ?

Kevin Dupuis s'était fait accoster par un grand mince en chemise transparente. Rex Reddy semblait le connaître, parce qu'il s'est jeté sur lui et a enfoui son visage dans son entrejambe pour s'y frotter pendant quelques secondes. Le grand mince lui a flatté le cou en lui disant des choses comme il est à qui le beau garçon et Rex Reddy répondait il est à toi.

C'est Quasimodo. C'est mon nouveau pup. C'est sa première fois.

Les yeux du grand se sont illuminés et il m'a regardé comme on regarde un trésor ou quelque chose de très précieux et il s'est accroupi près de moi et m'a tendu sa main que j'ai renflée par réflexe. Elle sentait la sueur et la bière et je me suis frotté le visage dessus et c'était probablement ça le feeling de faire du crack la première fois, la première bouffée de drogue qui parcourt tes veines. C'était comme de l'électricité et de la jouissance en même temps quand le grand m'a flatté la tête et le cou et le dos et m'a appelé un bon garçon et que Kevin Dupuis est venu le rejoindre. Il acquiesçait, *oui Quasimodo est un bon garçon je pense le meilleur des garçons*, et Rex Reddy et Molosse sont venus jouer avec moi et me donner des coups de tête et ils me disaient t'es un naturel Quasimodo. C'est beau de te voir, tu te laisses aller Quasimodo souvent les nouveaux sont ben plus gênés que ça. Moi j'étais au milieu de tout et j'avais juste le goût de brailler. On aurait dit que toutes ces années j'avais voulu un maître à aimer mais je m'étais pas rendu compte qu'un maître aussi ça devrait aimer son chien.

Kevin m'a encouragé à aller me promener.

À chaque nouveau maître, c'était comme un concours pour aller chercher leur affection. Je leur donnais pis ils me la rendaient. Pis c'était simple. Pis c'était compliqué. C'était codifié pis tout le monde respectait le code.

Chienne de mer

Maude-Éloïse Brault

tu as accouché
avec vue sur la mer
sous le balcon de la maison
la belle
celle avec les fenêtres à auvent
et les colonnes corinthiennes
tu ne savais pas comment faire
ta mère n'a jamais parlé du moment où elle t'a donné vie
elle t'a seulement jappé comment tu lui as pris la sienne
toi
et tes quatre autres chiens de frères et chiennes de sœurs
tu as accouché
de huit chiots mort-nés
et d'un neuvième que tu as écrasé
comme par réflexe
tu t'es couchée sur lui
et tu l'as étouffé
ton chien d'enfant

tu l'as étouffé au même rythme que tu as étouffé tes cris
pour ne pas déranger la famille
qui vit dans la belle maison
avec vue sur la mer
ils sont quatre
papa
maman
petite fille
et petit garçon
ton neuvième chien d'enfant est mort rapidement sous
ton corps
et puis il y a eu la dixième
qui a glissé hors de toi
ensanglantée
ta chienne d'enfant n'a d'abord pas bougé
et puis tu l'as léchée
ta chienne d'enfant
celle que tu n'attendais plus
pour elle tu as su
tu as su la laver
la réchauffer
la protéger
de toi
sa chienne de mère
qui ne sait pas
mettre des enfants au monde
la mer a changé de couleur
doucement
comme les respire de ta chienne de fille
tranquille
du bleu
au rose

au orange
au mauve
au ciel du début de nuit d'été
calme
ta chienne de fille au creux des pattes
vous dormiez épuisées
ensemble
les phares de la jolie famille vous ont réveillées
elle est sortie
un membre après l'autre de la voiture
et puis petite fille t'a vue
toi
la chienne de mère
encerclée des cadavres de tes enfants
ensanglantée
petite fille a crié
toi
tu as eu peur
ta chienne de fille entre les pattes
épuisée
tu as montré les crocs
ceux qui veulent tout abîmer
papa et maman ont crié
ils ont fait rentrer les enfants dans la belle maison
celle avec les fenêtres à auvent
et les colonnes corinthiennes
maman est ressortie
une arme à la main

ton enfant n'aura jamais vu la mer

Du désert rouge

Élise Turcotte

Rubrique du fonds – 1982

*à Danielle Laurin, qui m'a demandé d'écrire cette histoire vraie,
une fois, dans mon bar préféré ce soir-là, rouge et blanc et noir et
presque nu, et puis elle le sait bien, elle, que rien n'est jamais fini*

de l'inédit sur ton sourire et moi qui t'ai rencontré là sur
le point de tout demander de crier ce malaise que je savais
déjà parce que c'était écrit le naufrage le navire en perdition
le désordre incroyable de nos vies

mais je n'ai pas été sage encore dans la surprise oui non
je n'ai pas pu m'arrêter puisqu'à certains moments tout
dépeuplés de tout nos corps ne suivaient plus le fil du récit
et alors je te disais je commençais à te dire que ça n'existe
pas je te disais cet effroi devant la mer une main géante
terrifiante ma fuite comme outrage et tu disais que c'était
être seulement être et nous n'avions rien rencontré de plus
désespéré comme soif c'est pour ça

rien qui se dise sans le sursaut incessant de ma mémoire si c'est elle tout entière dispersée dans mon corps garde-fou quelquefois j'y entendrai ta voix sur la route ta voix de minuit dans le rock la mienne dans les échos du scotch encore sans fin nos voix innombrables éparpillées sur le tapis rouge rouge comme le désert d'où je t'ai hurlé de venir me chercher s.o.s. de me lire dans les débris du sable nos voix dans les vêtements les cadres de portes les lettres d'amour de partout de nulle part les caresses les carcasses de rêves l'architecture de tout le jazz

quelquefois tu me voyais dire non avec une charge d'amour qui me portait aux quatre coins de Montréal des bars secrets regards lèvres écarlates flash des nuits de fatigue à tout vouloir garder à se chercher

je nous reverrai longtemps escalader la ville bouche à bouche la langue dans le creux des vagues à dire ce qui ne se peut pas déjà je nous revois dans la violence de se toucher parfois comme si nous avions tout à l'instant comme si plus rien ne manquait cette sensation du tout qui me perdait à moi et c'était ça oui j'étais tout c'était peut-être l'expression la plus forte

je reverrai aussi le ravage que nous avons fait l'un sur l'autre avions plongé dans un vertige plus grand plus fort que nous la musique déjà nous arrachait le plus sauvage du dedans aveugles de trop se voir comment plus tard ne pas s'imprimer dans la rupture sans équilibre je nous voyais déjà brisés déjà cette peur de ne plus être cette passion de nous immense tu me manquais toujours déjà

je disais je t'aime encore je t'aime répétant sans cesse tout l'amour ça ne se dit pas sans mal sans une étrange insistance une certaine concavité des corps se mouillant s'enveloppant langues désir salive tout le jour entre nos peaux fentes interstices d'où nous étions peut-être une coulée de nos récits de nuits ma bouche t'appelant de toutes mes forces et plus encore d'eau de terre de feu dans la lumière d'ombre d'une tension de mourir

des rappels de mon corps et de toute perte il fallait bien que l'écriture en jaillisse éclaboussante bien sûr salissante comme le sang dans les veines de suicidés un peu plus tard je dirai à cet ami lointain inconnu je ne meurs pas non je ne suis pas quelqu'un qui meurt et de là de cette vie sans cesse évanouie de ma pensée je ne comprenais plus certains gestes rauques que je disais soudain un orage s'entendait de moi un chant fracas de récit et c'est de plus loin que toi de plus loin que nous que je t'écris maintenant comme je voudrais que ce soit de l'oubli

le désert rouge c'est parce que j'y étais qu'il a fallu que tu caresses avec ta main mon visage l'ombre de mon visage du désert rouge je ne sais pas pourquoi je continue à t'écrire malgré l'irréparable séparation entre nous je continue à t'écrire malgré toi cicatrice éblouissante sur mon corps l'immense rivière gelée où je signe des passages inédits à moi seule cette force peut-être de l'abandon depuis toujours sachant que plus tard il ne s'agira plus de personne

je t'avais dit retire-moi de l'absence un regard je ne sais pas puis comme après des nuits des jours de silence n'arrivant plus à reconnaître la voix au-dedans je demandais l'histoire

de ma foule immense tellement de vie peut-être dès le début
je parlais dans le futur de nous j'entendais la musique avec le
souffle la passion dans les brèches de corps étranglés sans un
mot tout arrêter pour me toucher sonore d'ailleurs d'un lieu
qui n'a pas lieu jamais comme si depuis des millénaires tu

je croyais que nous remplirions l'univers que l'univers
serait ouvert en nous dans la force du désir la nuit bien
sûr toutes les nuits nous nous demandions l'impossible
cette nuit-là tu allais me dire de venir tout entière de ne
rien laisser à la surface de la terre je ne te connaissais pas
nous dansions dans la musique et mon corps exprimait une
violence inattendue j'espérais que nous n'aurions pas peur
que nous ne reculerions pas c'était déjà si clair l'évidence
de la nuit et c'est ce que je voulais je voulais que tu viennes
me chercher à travers l'évidence de ma vie peut-être pour
n'en plus douter ne plus mourir mourir bien sûr

d'où venions-nous? peut-être de cette région floue fluide
du savoir ce dépaysement dans le regard l'irréparable
solitude de toute façon cette infranchissable distance entre
nous venions de cette zone d'ombre où tout est rien dans
la douleur la plus profonde mais dans la joie la plus étrange
aussi inquiétante quand écrire n'a plus rien à voir avec la page
quand écrire c'est ne plus pouvoir écrire ne plus pouvoir ne
pas écrire non plus tendre au silence pour que tu m'entendes
toucher par accident l'insaisissable

je ne pourrai plus prononcer ton nom sans te tuer ce
jour-là dans l'inédit de ton sourire nous marchions à travers
les arbres c'était le presque été juillet et je parlais de l'écart
toujours d'aimer de dire oui dites-moi quelque chose

embrassez-moi avec votre bouche qui m'appelle la nuque
le visage le désordre ne m'abandonnez plus portez-moi avec
vous dans votre corps retenez-moi dans votre regard déjà
je suis inconsolable inconsolablement vivante

je veux encore te dire que le désert est rouge que j'y suis
indifférente à ma propre solitude tu vois comme au-dessus
de la douleur tu ne savais pas alors que je pouvais devenir
une souffrance morte mais j'inventais déjà comment on me
retrouverait disparue détachée égarée je ne bougerais plus
je n'écrirais pas dedans la fièvre je ne regarderais personne
je ne dirais pas il ou elle il n'y aurait pas la rue devant ma
porte ni les saisons ni rien j'attendrais debout l'ennui devenu
limpide je serais peut-être entre quatre murs blancs comme
je les aime venue au monde hantée par le refus par la passion
par les trous qui me désirent le plus hantée par moi-même je
ne dirais plus rien je ne raconterais pas d'histoire je n'aurais
que la peau et les os et des traces de toi sur mon visage ce
n'est rien je suis parfois si contente

j'écris cette histoire pour la perdre peut-être que c'est noir
peut-être que je finirai bien par produire moi-même une
petite lumière dense très dense et qu'alors il n'y aura plus
à tellement chercher à dire que je cesserai de te chercher

*Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du
monde et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était
dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne
remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir
été, mais pour en consigner le désert par lui laissé.*

MARGUERITE DURAS

Onirologie

Mathieu Hachebé

Mon salon débordait de plantes. Elles étaient en pleine santé. Certaines fleurissaient. D'autres bourgeonnaient. La pleine lune perçait le carrelage de la grande baie vitrée. Je sentais la marée opérer en moi. Je montais, redescendais, je montais, redescendais, montais, redescendais. Je luttais comme je le pouvais, mais ne pouvais rien y faire : mon corps n'était qu'un petit océan constitué à soixante-cinq pour cent d'eau.

Pour tuer les loups, je devais les faire excréter. Pour les faire excréter, je devais leur tirer la queue. Pour leur tirer la queue, je devais les faire s'asseoir, demeurer immobiles. Pour les faire s'asseoir, demeurer immobiles, je devais les hypnotiser. La meute me montrait les dents : canines, incisives, molaires. Je faisais aller mon pendule, la meute se calmait. Je m'avançais vers un premier loup, lui disais tu es un chien, un bon chien, un tout petit chien, un chien bien dressé, tu t'assois, oui, tu t'assois, tu restes, bon chien reste, oui bon chien assis, bon chien reste. Je le contournais, m'approchais par-derrrière, lui tirais la queue. Il excréta sous mon nez, mourait sous mon nez. J'avais peine à respirer et, pourtant, tout était à recommencer.

* *
* *

Je mangeais un chili végétal, mordais ma cuillère. Mes canines, mes incisives, mes molaires : toutes mes dents volaient en éclats, tombaient dans l'assiette. Vingt-huit dents dans mon assiette, plus aucune dans la bouche. Je faisais le tri : le chili d'un côté, les dents de l'autre.

Un gigantesque bain, rempli de mousse. Un bain à l'intérieur d'un bateau de croisière, lui-même à l'intérieur d'une immense piscine rectangulaire. Autour de l'immense piscine rectangulaire, un canal, entouré d'une série de gratte-ciels. Sur le canal, des yachts parcourant le grand rectangle, encore et encore. Au bord de l'eau, entre l'immense piscine et le canal, un pavé. Sur le pavé, un orchestre de loups-musiciens vêtus de costards mauves, modèle queue-de-pie. Des loups-musiciens qui jouaient du tuba, de la trompette, du saxophone, du cor français, du cor anglais peut-être. Des loups-musiciens qui jouaient une musique endiablée, qui se léchaient les babines en attendant leur rétribution, en attendant que l'un des vacanciers tombe à l'eau, emporté par la fête.

* * *

J'étais dans un trou noir sans plancher ni plafond. Seulement une série d'escaliers troués. Une dizaine de marches de béton qui s'arrêtaient ici. Un peu plus haut, une autre dizaine. Encore plus haut, une autre dizaine. Et ainsi de suite. Si je prenais mon élan, je pouvais atteindre le prochain palier ; si je prenais un autre élan, je pouvais atteindre le suivant ; si j'échouais, je me retrouvais plus bas. Beaucoup plus bas. Invariablement, je me retrouvais plus bas, beaucoup plus bas. Tout était toujours à recommencer.

Des électrodes collées au corps, je courais au sommet d'un canyon circulaire, infini. Tout en bas, au milieu du cercle, du magma en fusion. Le long de la piste, des hommes-loups en survêtements blancs, chronomètre en main, me hurlaient d'augmenter le rythme. Si j'échouais au test, on m'exécuterait. Si je réussissais, je conserverais ma place dans l'équipage. Pas d'autre choix que d'accélérer la cadence, que de puiser au fond de mes réserves. Je râlais, suffoquais, donnais tout ce que j'avais. À bout de souffle, j'enjambais la ligne d'arrivée. Les hommes-loups se dirigeaient vers moi, chronomètre et billet en main. Le départ était pour le surlendemain : j'irais coloniser Mars.

* *
* *

J'étais dans une chambre, assis à même le sol. Il faisait froid. Très froid. Aucune ouverture, à l'exception d'une fenêtre entrouverte. Un loup entrait dans la pièce, se ruait sur moi. Je roulais sur le plancher, me débattais, l'agrippais, l'enlaçais, l'embrassais : il avait très bonne haleine.

Devant moi, une série de portes identiques. Je me dirigeais vers la dernière, au fond à droite. J'ouvrais la porte, montais une série de marches, parvenais à une nouvelle série de portes. Je choisissais la première à gauche, montais les marches, parvenais à une autre série de portes. J'ouvrais la quatrième porte à droite : je tombais. Tombais longtemps. J'atterrissais plus bas. Beaucoup plus bas. Mon visage embrassait le béton. Mes canines, mes incisives, mes molaires : toutes mes dents volaient en éclats, se fracassaient contre le béton.

* * *

Une petite pièce avec rien d'autre qu'en son centre, un divan. Aucune porte. Seulement une fenêtre. Roulé en boule, je regardais les heures passer. Me venaient des envies de m'échapper, de me défenestrer, de m'envoler. Mais toujours, cette peur de me faire dévorer. Je reprenais ma place sur le divan.

La cour des grands noyés

Fidélie Camirand

Au primaire, je payais une fille pour qu'elle m'étrangle pendant la récréation.

Elle avait toujours aimé me faire mal, même gratuitement. Elle tirait mes cheveux. En arrachait. Me frappait puis me crachait dessus. Ses ongles s'incrustaient dans la peau de mon poignet pour y graver des sillons mauves. Mais ce qu'elle préférait, c'était entourer mon cou de ses mains maigres, serrer jusqu'à ce que mes genoux fléchissent. C'est ce que je préférais aussi. Ça ne m'arrachait pas de cris, ça ne laissait pas de bleus, pas de marques. Seulement une petite rougeur qui partait vite. C'était le moins pire des sévices, un moindre mal. C'est ce que je me disais quand, à son approche, j'en venais à espérer qu'elle m'étrangle.

L'image de son visage qui me surplombait, défiguré par la haine, affolait quelque chose dans mon ventre. Découvrant le blanc de ses sclères, elle ouvrait grand les yeux et les plongeait dans les miens. Sa mâchoire se contractait quand elle voyait les larmes rouler de mes joues à mes lèvres entrouvertes. S'échouer sur ses doigts crispés. Étourdie par

le manque d'oxygène qui envahissait mes poumons comme une fumée sombre, j'étais hors de mon corps. Plus rien que ce long frisson. Un tremblement que je voulais éternel. Une fois, après qu'elle eut desserré sa prise, je lui ai demandé de recommencer. Elle a refusé, faussement outrée, avec mépris. Dégoûtée. Alors je lui ai tendu les soixante-quinze sous que mes parents me donnaient tous les jours pour un biscuit à la cafétéria.

Nous venions d'apprendre les fractions en classe et, fières d'appliquer notre nouveau savoir, nous avons conclu que trois quarts de dollar correspondaient à trois quarts de minute. Ça me semblait honnête. Ainsi, à l'abri des regards, récréation après récréation, les soixante-quinze sous de mes parents se transformaient en quarante-cinq secondes d'apnée enivrante pendant lesquelles j'étais engloutie comme au plus profond d'une mer d'encre. Avec un plaisir évident et un sourire à peine dissimulé, toute puissante, elle comptait. Les syllabes sifflaient entre ses dents serrées. Les dernières secondes étaient les plus lentement prononcées. Je ne les entendais pas, assourdie par le battement du sang qui s'accumulait dans mes tempes.

À compter de ce moment, de ce marché conclu, nous étions complices. Nous partagions un secret, un tabou, un jeu à nous. Parfois, nous nous donnions des rôles. Elle était une docteure sadique, moi, une patiente affligée par une maladie imaginaire. Je lui payais ses services et, quelle que soit la nature de mon mal, elle me prescrivait toujours le même traitement : quarante-cinq secondes d'étranglement. Quand elle s'absentait de l'école, il me semblait éprouver une satisfaction bien moindre à manger mon biscuit qu'à suffoquer entre ses mains. Chaque jour, au son de la cloche, je me précipitais dehors, excitée. Rejoignant notre coin isolé, pleine d'appréhension, je l'attendais.

Sur le chemin de l'école, un matin d'hiver, j'ai trouvé un vingt-cinq sous. Enlevant ma mitaine, je l'ai délogé de la glace d'un coup d'ongle et l'ai glissé dans ma poche de manteau, avec les autres. À la récréation, c'est quatre pièces que j'ai tendues en cachette derrière la butte. Ce jour-là, couchée dans la cour, les cheveux épars sur la neige mouillée, entre la deuxième et la troisième période, je suis morte presque. Je me suis éloignée de moi comme d'une rive, portée par des flots noirs et glacés. Elle m'a lâchée trop tôt, me tirant malgré moi à la surface du monde. Il s'en serait fallu de peu. De quelques secondes. D'une seule autre pièce.

J'avais oublié ces noyades de la cour d'école comme on oublie les choses qui ne se racontent pas. On ne m'avait plus étranglée depuis les récréations, mais, en suffoquant dans ce lit, aujourd'hui, je crois que ça me revient, oui, le cou écrasé par ces mains larges, j'ai le sentiment de redécouvrir une extase de l'enfance. De l'avoir toujours cherchée.

Ses doigts se crispent davantage, ses pouces s'enfoncent dans ma gorge. Il approche de l'orgasme. Moi, je jouis presque. De mes lèvres froides, j'effleure, sans pouvoir la happer, cette petite mort. Puis, la vraie, l'irréversible, m'échappe à son tour. Toutes deux s'éloignent telle une seule vague avant le ressac. Impitoyable, l'oxygène déferle en moi. J'inspire comme pour la première fois. Lui s'écroule sur mon corps, me coupant encore le souffle, mais plus assez. Il s'endort. Je garde les yeux ouverts, j'effleure mon cou rougi. J'en caresse la brûlure telle une vieille amie, une enfant que j'aurais aimée, émue par ma douleur comme par de grandes retrouvailles.

J'aimerais qu'il me demande de rester. Qu'on s'étende nus encore. Qu'on soit comme des enfants. Qu'on joue au docteur. Mais je dois y aller. Il a beaucoup de choses à faire. C'est une grande personne occupée.

Quand je finis de me rhabiller, je lui dis que j'aimerais le revoir. Bientôt. Que ça me ferait vraiment plaisir. Son silence fait mal, de ce mal qui m'apaise un peu, qui pèse sur mes épaules comme une couverture lourde. Je suis lasse tout d'un coup. Je veux retourner m'allonger près de lui, caresser ses bras, lui prendre doucement les poignets, glisser ses mains jusqu'à mon cou. Mais il faut que je parte, que je quitte ce ravissement à peine retrouvé, sans savoir si je le connaîtrai encore un jour ou si je l'oublierai de nouveau. Quand je dis au revoir, ma gorge se noue de ne plus être serrée. Pour me donner une contenance, avant de sortir, je souris et plonge mes doigts dans les poches de mon jeans. Elles sont vides. Rien à quoi m'agripper. Pas même un vingt-cinq sous.

Cicatrices

Cédric Trahan

*une chair à chair – une ligne directe de
communication entre les corps – oui mais
encore – entre les entrailles – oui mais
encore – entre les sangs*

PHILIPPE DUMAINE

j'entends le trottement des chiens, les petites griffes,
candides, contre le trottoir de notre banlieue aérée, avant
de sentir l'humidité de son mufle contre ce qui se crispe, en
moi, à mi-chemin entre l'extrémité du majeur et le plexus
solaire

mais cette ville, laval, ne saura jamais accueillir les
tremblements ni les souffles courts, alors je transpire en
silence jusqu'à ce que les chiens m'abandonnent dans
l'étourdissement où les frissons s'installent

la peur a une origine
elle arrive de plus loin
que le corps

tu as une cicatrice, papa, une cicatrice qui débute à la commissure droite et qui s'allonge jusqu'au philtrum ; là, le tissu conjonctif se creuse plus qu'il ne s'élève, souligné de petits zigzags, c'est une trace blanche de lune qui redessine, autrement, la forme de tes lèvres

j'en caresse
le sillon d'un doigt fin

tu fermes les paupières
pour sentir mieux
ce qui ne s'efface

et parfois les muscles
de ta joue grimacent
à la mémoire
canine

on repasse le scénario ensemble

tu marches avec les amis, vous êtes adolescents, des enfants jouent, tu ne sais pas, au hockey, au ballon-chasseur, le chien est là, soudainement, il n'est plus là, te mord la lèvre supérieure, tu saignes et c'est tout

tu dis être à la mauvaise place au mauvais moment, je n'y crois pas, à laval, les chiens répondent au doigt et à l'œil, tu parles d'un risque souterrain, sauvage, tu n'utilises pas ces expressions, mais c'est là, le danger, ça guette

notre filiation a été construite de corps en corps, tes
marques m'habitent autant qu'elles travaillent ta chair, tu
n'auras pas eu besoin de mots, ta peau aura parlé à ta place,
je pense : la peur engendre la peur

et maintenant je dois guérir de traces invisibles

je m'excuse, papa, les chiens n'attaquent pas pour rien, pas à laval; j'énumère les raisons de la morsure: la faim? légitime défense?

tu marches avec les copains, adolescents, gang de tannants, petits bums des années 1970, je me demande, et si c'était toi, et si la frousse canine, c'était toi, et si la violence, latente, en creux, c'était vous tous, les garçons, mais voilà, tu répètes, il te mord la lèvre supérieure, tu saignes et c'est tout

ce qui me resterait alors de toi : une habileté à fuir, la vitesse du cœur, des stratégies d'évitement, l'amour comme une honte, un caillot autour du mot tristesse, les croûtes d'un trauma, quelque chose comme une absence, une déconnexion muette, l'infection cachée de la colère, le pouvoir en lieu de puissance, c'est-à-dire une affinité avec tous les hommes, ou encore : être perçu comme une menace

tu me décris la douleur, l'hémorragie, l'arrivée à l'hôpital
sur la banquette arrière de la vieille berline de grand-papa,
la lampe chirurgicale au-dessus des points de suture, le
rétablissement, les moqueries des autres garçons, finalement
tu décris la honte et ses pansements

nous avons reçu
laval comme une lésion

ses boulevards effilés, l'institutionnalité brune de ses bâtiments, son logo candidement géométrique ne savent accomplir rien d'autre que taire la peur sans la calmer, rien d'autre qu'oublier que des corps, papa, habitent aussi les garçons

cette cicatrice n'est pas
une victoire

mais l'histoire s'achève
dans l'accolade
de nos cous

que tu aies mordu le premier ou non, je te vois, papa,
chancelant, ébranlé, ouvrant un espace où ta parole porte, au
loin et comme un jongleur gêné, quelque chose de la fragilité

Un petit chien docile

Mathieu Dubé

Un élève modèle

un petit

chien docile

Allez-y

Amusez-

vous

FAITES-MOI

danser, «faire le beau»

courir après une balle

Je sais même lever la patte

Je suis de cette crasse

de ce peuple

toujours prêt à se rouler par terre pour un
biscuit

allez-y

crachez

votre venin

hurlez

vos invectives

promulguez vos décrets

Si vous

me dites

NE TOUCHE PLUS TERRE

je flotterai

jusqu'à nouvel ordre

Kim

Thomas Désaulniers-Brousseau

Quelque part en mars dernier, j'ai reçu un email d'une fille à qui j'avais plus parlé depuis le secondaire. Elle prenait de mes nouvelles. Kim. Elle avait le goût de me revoir. Elle habitait Sherbrooke, maintenant. Ça tombait bien, je venais de passer mon permis. J'avais pas d'auto encore, j'en ai toujours pas. Mais depuis que maman est morte, c'est rare que la Tercel serve tellement.

J'ai cherché son adresse dans mon Hotmail. J'ai retrouvé tous les vieux messages qu'on s'était envoyés. C'est comme ça qu'elle m'avait invitée à regarder un film chez elle en secondaire deux, ou qu'elle s'était désolée qu'on se salue même plus dans les corridors, à l'école. Elle était aussi en CC de pas mal des invitations aux partys chez Seb Marinier.

En 2007, c'est moi qui avais pris de ses nouvelles: elle avait emménagé avec son chum, il y avait une photo. Elle était heureuse. En appart à dix-sept ans, elle avait du guts. J'ai pas trouvé ma réponse à ce message-là.

Tout à l'heure, elle m'a proposé qu'on aille faire du camping en fin de semaine. Je passerais la chercher chez elle vendredi en fin d'après-midi. *Du camping*. J'ai dit oui.

Jeudi soir, je prépare mes affaires : un jean, deux t-shirts, un soutien-gorge, des bobettes, deux paires de bas, imper, chandail chaud, veste en jean, crème solaire, brosse à dents, OFF!, un rouleau de papier de toilette. Je me fais un high five mental.

Je descends au sous-sol et tire le paravent sous l'escalier. Je sors la tente, les sleepings, tasse quelques boîtes en carton, de vieux albums photo. Sur le mur du fond, recouvert de styromousse, je lis des inscriptions qui datent des années 1980 : « peace and love », « metal is life », un pentagramme. La personne qui les a laissées a sûrement une maison deux fois plus grosse, aujourd'hui.

— Papa, sont où les affaires de camping ?

J'entends en haut le son de l'eau qu'on coupe, des bruits de vaisselle. Puis je vois, tassés contre le mur, notre petit poêle au propane, les gamelles emboîtables.

— Quelles affaires de camping ?

— Laisse faire !

Papa descend quand même. Il regarde dans une des boîtes pendant que je ramasse mon stock. Quand je suis sur le point de replacer le paravent, il me pointe un sac mou sur l'étagère du haut, coincé sous les marches :

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

Un peu d'eau dégoutte de ses gants jaunes.

Vendredi trois heures, je me mets en route, pour me rendre compte à mi-chemin que je vais arriver trop tôt.

À quoi j'ai pensé? Et pourquoi je roule à 120? Je m'arrête chez Tim Hortons. C'est la troisième fois que je vois cette caissière-là au cours du dernier mois. Elle doit penser que je suis du coin.

Je sais pas ce qu'on a en commun, Kim et moi. Les dernières fois, on a écouté des films qu'elle avait déjà vus, on a pris des marches. Elle m'a fait boire du thé. On s'est raconté nos vies des dernières années : son déménagement, les jobs qu'elle a eues, l'école qu'elle a lâchée. Elle s'est fait tatouer, elle a voyagé, a failli mourir dans un accident d'avion. Elle a l'air d'avoir connu l'amour. Moi, je suis encore à l'école et je fais des économies.

Il y a deux semaines, je suis rentrée de chez elle vaguement déprimée, comme si j'avais rien à offrir. Rien à *lui* offrir. Elle et son chum se sont laissés il y a quelques mois. Son appart fait vide, un peu.

Même avec autant de lait et de sucre, j'aime pas le café. C'est reparti. Je suis dans les temps. J'aime la route. Je monte le volume et je crie les paroles. Je croise le regard d'une femme dans une autre auto, je me tais. Je regarde les pancartes, fais des calculs mentaux. Je suis un peu en retard, maintenant. Comme dirait ma mère, *j'appuie sur le champignon*.

J'arrive pile à l'heure. J'ai une blague toute préparée pour briser la glace.

— Hey salut!

— Salut! Je... Ça va?

Je ne raconte pas ma blague. Kim dit qu'elle est contente de me voir, me prend dans ses bras. Je réponds: moi aussi. On se raconte ce qui nous arrive ces temps-ci, on parle de

choses dont je me fous un peu, elle aussi sûrement. On dirait que je me regarde aller. Je demande :

— Pis, qu'est-ce qu'on attend ?

— Rien, je suis prête. Dès que les autres arrivent, on part. Je reste interdite.

— Ouais, j'en ai parlé à Laurie, Nancy pis Marco, ils ont voulu venir. J'espère que ça te dérange pas ? Ça va être le fun. Quelque chose dans ma face me trahit sûrement.

— Je peux leur dire de laisser faire, aussi...

— Ben non, c'est le fun, plus on est de fous plus on rit, ha ha.

En présence d'inconnus, je gèle. Je dis plus rien, et quand on me parle directement, je réponds en utilisant le moins de mots possible. Pauvre Kim, ses amis vont penser que je les snobe. Kim va penser que je snobe ses amis.

Elle propose de jouer au Xbox en attendant. Je dis d'accord. Je profite des minutes qu'il me reste avant de plus être capable de rien dire. Je dis pas grand-chose.

La fenêtre du salon est orientée nord. Il fait sombre. À un certain moment, le téléphone de Kim, sur la table basse, se met à vibrer. Sur l'afficheur, il est écrit « DPJ Diane ». *DPJ* ? Kim retourne son cellulaire, le laisse sonner. J'hésite :

— Tu peux le prendre, si tu veux.

Les yeux fixés sur la télévision, elle répond pas. Il y a encore deux courtes vibrations. Kim sort une cigarette du paquet sur la table et l'allume.

Les autres arrivent au moment où je me disais que j'aimerais qu'ils arrivent jamais.

Pendant que Kim faisait les présentations, c'était dur de ne pas remarquer que Marc-Olivier me regardait les seins. Et plutôt que de me serrer la main, comme tout le monde, il m'a attirée vers lui et m'a donné deux longs becs sur les joues. Sur son manteau kaki, il y avait deux macarons : un avec une feuille de pot, un autre avec « Vive le Québec libre » en blanc et bleu. Il m'écoeurait.

Sa blonde, Nancy, n'a rien vu. Et maintenant qu'on monte les tentes, c'est dur de ne pas remarquer qu'ils sont *très* en amour : ils s'interrompent à tout bout de champ pour frencher. Kim profite d'une de leurs séances pour s'éloigner, le téléphone à l'oreille.

En plantant un piquet, Laurie me lance un regard entendu, mais je sais pas ce qu'il entend au juste. Elle a les cheveux courts et noirs, porte du rouge à lèvres noir et, plus tôt, elle a parlé de Nietzsche. Elle demande :

— As-tu un chum, toi ?

— Ah, non.

Je cherche quelque chose à ajouter. Un éclat de rire de Nancy attire mon regard. Marco s'est fait une cape avec la toile de leur tente. Laurie me relance :

— Pis d'où tu connais Kim ?

— Heu, du secondaire. Avant qu'elle déménage.

— Cool. À Belœil ?

— Ouais. Toi ?

— Du Jean Coutu. On travaille ensemble.

— Cool.

Kim rejoint les deux autres, le ton baisse. Le visage compatissant, Nancy se rapproche de Kim, lui serre le bras.

— Tiens !

J'attrape l'autre côté de la toile que Laurie me lance.

Autour du feu, le soir, et pendant toute la fin de semaine, en fait, les mêmes remarques me tournent en tête : *Il faut que je dise quelque chose, n'importe quoi. Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je fais ici ? Voir qu'ils rient tous autant. Voir qu'ils utilisent encore ces expressions-là. Kim, pourquoi tu m'as invitée ici ? Pourquoi j'ai dit oui ?*

Je me rends compte que je les snobe peut-être un peu, dans le fond. Nancy dit :

— C'est en regardant les étoiles comme ça qu'on se rend compte qu'on est seulement des grains de poussière !

Elle parle fort, elle parle beaucoup, elle rit tout le temps. Sauf quand elle et Marc-Olivier s'embrassent, souvent, longtemps. Elle est trop belle pour lui.

On fait griller des guimauves, on boit des bières. Je sens que Kim évite de me regarder. Elle parle pas beaucoup non plus. Elle répond et rit, par contre. À l'écart, elle me demande si ça va. Je dis : « Oui, juste fatiguée un peu. » Elle dit : « Moi aussi, je sais pas ce que j'ai. » Je dis : « Moi non plus. » On se tait. La conversation générale nous rattrape.

Elle regrette que je sois là, je la gêne. Elle regrette peut-être que ses amis soient là ? Je m'écoeure. Pourquoi est-ce que je ne suis capable de rien dire, c'est quoi mon problème ?

Je me couche la première.

— Déjà ?

— Ouais, je... Je suis fatiguée. Bonne nuit, là.

Dans la tente, je prête l'oreille un moment au son de leurs voix. Celle de Kim est posée, presque inaudible. Celle de Nancy est éraillée, joyeuse. Des phrases se détachent de la

rumeur : « ... jamais aussi bon que *Heroes*, c'est tellement épique, cette série-là ! », « ... câlce, ma guimauve ! », « ... je dirais pas ça en France ». Des rires. Je m'endors.

Quand j'ouvre les yeux, il fait noir encore. Sur la toile de la tente, le feu fait un halo jaune, vacillant. J'entends la voix de Kim, puis celle de Laurie :

— ... ils lui ont trouvé une famille permanente.

— Comment tu te sens ?

La réponse de Kim est indistincte.

— T'as fait le bon choix, Kim.

Le lendemain, je me réveille au son d'une engueulade. Je suis seule dans la tente. C'est Nancy et Marc-Olivier qui crient comme des fous. Je reste étendue et j'écoute.

La fermeture éclair glisse. C'est Kim ; elle rentre, referme derrière elle. On se regarde, mi-troublées, mi-amusées. Je la trouve belle. Elle tend l'oreille, échappe un « Mon Dieu... », en fixant le vide, souriant un peu. Je dis rien, je souris aussi.

— Si c'est de même ben je sacre mon camp ! T'es pas parlable quand t'es de même.

— Ben c'est ça, va-t'en donc Marco, ça va toute régler ! Crisse de con !

Marco part. Je me demande comment il va rentrer. Kim dit : « Ha non. » On écoute Nancy donner un coup de pied dans une glacière, crier un peu, puis se calmer, puis pleurer. Kim me regarde, vaguement exaspérée. Elle sort, va la consoler. J'attends.

Je sors aussi. Je prends le rouleau de papier de toilette. Je fais mes affaires. Je reviens vers le camp.

— Pas question qu'on s'en aille, c'est pas vrai qu'il va encore gâcher une fin de semaine de même, le chien sale.

— C'est pas grave, Nancy, on peut te ramener...

— J'ai dit non ! Qu'est-ce que tu comprends pas là-dedans ?

Laurie la gothique arrive de je ne sais où, se poste à côté de moi.

— Ils se sont encore engueulés ?

— Ouais. Ça arrive souvent ?

— Hein ?

— Qu'ils se chicanent. Ça arrive souvent qu'ils se chi...

— Ouais.

On n'était pas vraiment en pleine nature. On s'était garés la veille dans un parking en garnotte. À l'entrée, il y avait une boîte à malle brune à plusieurs compartiments et une pancarte où il était écrit « Base de plein air ». On avait marché avec tout notre stock jusqu'à une espèce de guérite en bois rond, et le commis nous a demandé si on voulait pas plutôt louer un des tipis du village amérindien. C'était plus cher, on a dit non. L'appart de Kim était à vingt minutes.

On s'était installés près d'un petit ruisseau. On avait quelques pommes, des cans de bines, du pain. Le deuxième jour, j'ai proposé de m'occuper du souper. J'avais apporté le poêle au propane de maman, un pot de sauce à spaghetti, une passoire. J'ai passé une partie de l'après-midi avec Laurie, pendant que Kim consolait l'autre. On s'est pas dit grand-chose, mais j'ai trouvé que Laurie était correcte. Elle m'a parlé de ses parents, de son frère handicapé. Elle m'a fait fumer des cigarettes. J'ai eu mal au cœur.

Kim et Nancy reviennent pendant que j'installe mes affaires, elles ont l'air de bonne humeur. Kim me demande si je veux de l'aide, alors je l'envoie remplir une casserole

avec l'eau du ruisseau. Elle me regarde brancher la bonbonne, craquer une allumette, tourner les boutons.

— Quand est-ce que t'as appris à te servir de ça ?

— Ah, heu. C'est quand j'étais petite. Ma mère...

Laurie tape sur l'épaule de Kim, lui indique Nancy. Assise sur une souche devant sa tente, les deux mains sur son téléphone, Nancy a les larmes aux yeux. Laurie dit :

— Si c'est moi qui lui parle, elle aimera pas ça.

Kim soupire, se lève :

— Fais donc un effort, pour une fois.

Kim s'éloigne. Laurie a l'air offensé, puis désolé. Je mets les spaghettis dans l'eau.

La vaisselle est lavée, la nuit est tombée. Quelqu'un parle de faire un feu, mais tout le monde s'endort, alors l'idée avorte. On partage le restant du fort, une ou deux gorgées chacune, puis on décide de se coucher.

On avait apporté deux tentes pour les cinq. Comme Marc-Olivier est parti, Laurie décide de dormir avec Nancy :

— Je vais être fine-fine-fine.

Je souris. Kim lui souhaite bonne nuit.

Étendues dans nos sleepings, on essaie de parler. Je dis que Nancy et Marco ont pas l'air d'avoir le meilleur couple. Kim rit. On est à un bras de distance. Elle dit : « Je suis tellement fatiguée, j'espère être plus en forme demain. » Je dis : « Moi aussi. »

Elle bouge, me montre le dos. Je reste tournée vers elle. Je regarde ses cheveux, ses hanches. Les mêmes questions reviennent : *qu'est-ce que je fais là, qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je pourrais dire. Qu'est-ce que je veux.*

La nuit est froide. Mais c'est pas ma première fin de semaine de camping. Je me redresse, trouve dans mes affaires le vieux sac en plastique mou, sors la couverture qu'il contient. Je croise le regard de Kim par-dessus son épaule. Elle détourne la tête. J'achève de m'installer.

Quelques minutes après, je la vois recroquevillée dans son sleeping. J'hésite longtemps, puis :

— Veux-tu un bout de couverture ?

— Hum, non non, ça va.

Deux minutes passent.

— Es-tu sûre ?

Elle répond pas.

Je m'approche. Je lui passe un bout de couverture : la vieille courtepointe de ma mère. Un carreau m'était resté dans les mains quand je l'avais sortie de son sac, sous l'escalier.

Kim prend mon bras et le passe autour de sa taille. Elle se cale le dos contre moi. Il ne fait plus froid. Je sais toujours pas quoi faire.

Dies Irae

Benedetg Zumthor

La faim me travaille comme si sa vie en dépendait. Lors d'épisodes de manque délirants, dans la lueur d'un espoir débridé, j'aspire à devenir un vieux fossile de chien gâteux et gâté, traînant avec lui sa peau dégueulasse, ses yeux crottés et coulant d'une matière brune et indélébile, la gueule dégoulinant de bave, claudiquant au bout d'une ficelle tenue du bout des doigts par quelque maîtresse bien parfumée. Je me vois entrer dans leur maison où les formes de mon corps retrouveraient leurs traces sur un lit, un fauteuil de cuir, une ottomane. Puis, dans une autre pièce, le son des croquettes dans la gamelle, mon nom dit tout haut. Mon appétit serait contrôlé avec discipline et tendresse.

Ces épisodes restent symptomatiques de la faim abyssale qui loge en moi comme un parasite génial. Une fois le moindrement rassasiée, un peu de cartilage grugé à même les os résiduels d'ordures de boucherie, quelques rongeurs attrapés au pied d'un arbre, je me dis que plus jamais je n'aurai ce type de pensées. Quelques jours plus tard, la carence en gras dans mon cerveau se manifeste, je retourne

à mes épisodes d'envie, et les pensées de domestication reviennent comme le seul remède, le dieu unique.

Je suis malade dans le fond de l'estomac du monde. Le parasite de la faim a, dès les premiers moments de ma vie, asséché le corps de ma mère. Sans scrupules, il s'y est pris par ma bouche sans dents. Puis il s'en est pris au portefeuille de mon père, l'a déforesté puis désertifié.

Une fois la maison vide, j'ai amorcé une longue quête extramurale d'entrées de fortune: des miettes, des rapt, des détrit, des cadavres. L'étrangeté de mes entrées a commencé à ruisseler à travers mes pores, créant une croûte comédienne protégée par une pellicule gluante. Lentement, une odeur caractéristique s'est dessinée dans l'air, une odeur épaisse conviant rage et répulsion: la mienne.

Une mère vomissant à l'odeur de son enfant, un père qui ne rentrera jamais du travail: j'ai vite compris le message. Congédiée, je m'en allai. Mais avant, je les aurais bien avalés tous deux, vivants, en décrochant ma mâchoire, comme un grand serpent.

Nous étions maintenant seules, ma faim, mon odeur et moi.

S'est amorcée ma lente transformation en chien errant et amer, réveillé chaque heure de la nuit par les bruits tonitruants de mes organes qui, dans leur langage secret, leurs craquements, leurs gargouillements, leurs cillements, parlent dans mon dos avec la nuit. Je hurle à la lune, incitant mes entrailles à se taire en leur flanquant quelques bons coups de poing de mes mains tachées d'ocre.

Heureusement, de petits moments de grâce transpercent ma vie de temps à autre. Je ne connais alors ni l'obsession de ma faim ni l'envie de domestication.

Dans ces moments prodigieux où mon esprit carbure à une colère divine, la lueur d'un autre type d'espoir m'envahit : je rêve du jour où, avec une autorité tout hérodiennne, j'irai manger vos chiens.

L'idée de leurs cris stridents de panique me transperce comme un éclair de réconfort. J'imagine une grande table antique en bois massif, parsemée de monumentaux candélabres d'argent médiévaux et de bouquets de fleurs cueillies le matin même sur un autre continent, sur laquelle sera servi un banquet pour moi seule. Ce banquet sera composé d'un bon bichon flambé sur la potence, de brochettes de chihuahua bien épicées, de boulettes de bassets accompagnées d'une sauce bordelaise, d'un haggis de corgi, d'une blanquette de caniche royal avec un bon chablis, d'un doberman bourguignon avec des petits légumes, d'un osso bucco de bouledogue, de sushis de shiba-inu avec leur sauce soya et leur petite boule de wasabi, de côtes levées de lévriers italiens, d'un roast de yorkshire, d'une tête de braque dans sa sauce chasseur, d'un gigot de boxer ficelé avec sa laisse, d'un carlin farci aux poignées de monnaie jetées en guise de bonjour, d'un juteux rosbif de golden retriever issu d'une bonne famille, d'un saint-bernard en crapaudine avec un tonnelet accroché au cou rempli de son bon sang chaud à la cannelle, d'un confit de cœur d'épagneul qui fait le beau dans sa glace d'humiliation, d'un tartare de dalmatien servi dans une assiette blanc et noir.

Une fois la race exterminée, j'irai chercher vos chats. Je mangerai leur chair, certes, et par souci éthique, ne perdrai rien de leur corps. J'abouteraï leurs peaux pour en faire une grande tente en forme de cathédrale. J'utiliserai leurs nerfs en guise de baguettes de plomb pour des vitraux sans

verre qui accueilleront le soleil du matin. J'assemblerai leurs os pour en faire les poutres, les solives, les colonnes, les pilastres et les contreforts qui tiennent la machine, et je les moudrai pour en faire le sable d'un mortier macabre, l'argile d'une brique qui cuirait au soleil, les agrégats d'un béton millénaire. L'autel de ma cathédrale sera garni d'une énigmatique couverture de sphinx.

Puis j'utiliserai leur fourrure pour en faire la literie himalayenne de mon lit princier, des tapis persans d'une grandeur décadente. J'utiliserai les restes de mon félinicide pour fabriquer des instruments de musique de mon invention dont moi seule connaîtrai les secrets des touches et qui résonneront dans tout mon État.

L'entreprise finie, mon armée enzymatique et moi viendrons ensuite à vous. Sans discrimination. Massacre des Innocents. Votre dieu le premier se terrera dans le fond de mon œsophage. Mes amygdales seront l'ultime portail que vous franchirez, et mon palais, le dernier palais. Vos devises resteront prises entre mes dents que je curerai avec vos matraques. Vos prières iront toutes mourir ensemble au creux de mes molaires cariées, vos larmes de miséricorde afflueront dans l'océan de mes viscères. Je rirai de votre sort, le menton dégoulinant de lave, et me rincerai la bouche au sein de la mer.

Puis, un jour de mai, ma faim semée, j'irais siester à l'ombre dans les sphaignes d'une tourbière mal aimée, et m'endormirai au seul son restant sur terre, celui du vent frappant l'hélix de mes oreilles.

Voilà ce qu'il faut faire,
Jaja : sortir la langue
sans japper

Pascale Beauregard

Entre les bons et les méchants, ou entre Dieu et Satan, que mes parents avaient l'habitude de désigner par un sympathique démon cornu, c'était l'absence, le vide total de représentations. Rien de plus normal : on ne s'amuse pas à sortir les gens des cases, les cases sont faites pour empêcher l'inconnu de faire irruption soudainement sans qu'on sache s'en défendre et c'est sans doute pour cette raison que mon père est obsédé par le rangement, toutes ces chemises parfaitement alignées lui servent à se protéger du loup qui rôde toujours dans sa mémoire, avec ses manières qui épouvantent, surtout quand ces manières vous touchent le corps, surtout quand ces manières sont les mains du clerc qui vous demandent de le rejoindre à l'arrière du collège pour lui faire une fellation, surtout quand ces mains vous donnent un papier absorbant pour que vous épongiez vous-même le sperme qui vient de se répandre sur le ciment, vous voyez, les manies viennent toujours de quelque part, les manies viennent toujours d'une peur qu'on ignore, d'une peur enfouie au fond de soi, prête à vous monter à la gorge

au moindre tremblement, d'une peur, d'une colère ou d'une honte d'être ce qu'on ne veut pas, une victime malgré soi, et pas n'importe laquelle, une victime parfaite, une victime qui ne parle pas et qui ne parlera jamais puisqu'elle croit que tout est dans l'ordre, je suis sourd donc je ne sais pas, je suis sourd donc je vous crois, mais justement cet ordre s'inverse sans cesse et surtout dans le cas de mon père, car ce n'est pas dans un pensionnat qu'il a grandi, c'est dans un bordel, un carnaval perpétuel, et le clou du spectacle, c'est sa fille qui, des années plus tard, a fait éclater le silence, puisque c'est par ma voix que mon père a révélé son histoire et que c'est par elle qu'est sortie sa souffrance. Cette souffrance, je la ressens encore aujourd'hui jusque dans mon corps et jusque dans mon âme, car un père violé c'est un drame, un père sourd c'en est un autre, mais les deux côte à côte ça explose, et le silence qui déborde c'est trop lourd, toujours trop lourd.

*
* * *

Lorsque j'ai demandé à mon père si ce que j'avais lu dans les journaux était vrai, si ce que dénonçaient ses anciens collègues était fidèle à la réalité, son menton s'est mis à trembler : il a tout nié, mais je savais qu'il réprimait en lui ce pénible secret, en particulier grâce aux indices que ma mère avait disséminés un peu partout dans ma mémoire. Elle me déclarait des grossièretés telles que *papa cinquante cinquante* – j'en déduisais que le bateau dans lequel elle s'était embarquée n'avancait pas qu'à vapeur –, s'empressant d'ajouter ces clarifications : *avant lui pauvre, frère donne argent* – car dans son jeune temps, son mari était le favori

d'un clerc en particulier, le frère Marchand –, elle parlait de ce dernier en pointant le côté de sa main opposée, ce qui signifiait *dette* en langue signée, chaque membre de la communauté sourde étant désigné par un trait particulier de son physique ou de sa réputation. Je tentais de me figurer d'où pouvait provenir ce surnom : après tout ce que j'ai fait pour toi, mon trésor, ne me dois-tu pas quelque chose, une redevance, une toute petite offrande pour expier tes péchés, pour te purger du vice qui te traverse, toi qui oscilles sans cesse entre jouissance et rédemption, ne peux-tu pas contenir ton appétence, petit pervers, enfin, n'as-tu pas de scrupule à attiser ainsi mon désir, n'as-tu pas honte d'éveiller les démons de mon enfance ? Tu vois toutes les émotions que tu fais ressurgir, tu vois aussi ma tumescence qui enfle dès que je tente de te punir, tout cela est ta faute, entièrement, et n'essaie pas de me dénoncer à quiconque, surtout pas à ta mère, car elle ne te croirait jamais : je la connais bien, je dors avec elle tous les week-ends lorsque je vais te reconduire à la maison, je dors avec elle avant de traverser le couloir qui mène à ta chambre, et je dors aussi parfois avec Jacqueline, ta sœur jumelle, ta moitié féminine, entendante, celle qui est née comme toi un jour froid de novembre, tu ignorais ce versant de l'histoire, n'est-ce pas, mon trésor, tu te croyais unique en ton genre, mais non, tu n'es pas le seul à ne pas entendre, personne dans ta famille ne veut véritablement ouvrir ses oreilles, personne ne veut partager l'amour que je dispense, et malgré toute la volonté du monde, tu ne pourrais pas me trahir, car ta mère ne connaît pas la langue des signes. Certes, tu pourrais m'imiter, une main sur ta tête invisible et celle-ci qui se balance dans un rythme de plus en plus rapide, mais cela serait vulgaire, cela serait obscène, on n'évoque pas ces choses-là devant sa mère, ni devant son maître qui est à la fois son bourreau et son interprète, cela

pourrait amplifier la confusion qui règne déjà, quoique cela me serait bénéfique, *toi profite*, comme tu dois déjà te dire, comme dira aussi ta femme à ta fille chaque fois que celle-ci éprouvera le plaisir d'entendre, *toi profite*, avec le regard brillant de convoitise, avec ses yeux qui le maudissent.

Il n'y a pas d'erreur : ton épouse désirera un fils, mais comme son propre souhait demeurera inavoué et que toi, tu t'exprimeras avec peine – sauf pour pointer à ton enfant les statistiques quotidiennes de ton équipe de hockey favorite –, celle-ci tirera parti de ton silence afin de lui déclarer des méchancetés comme *papa préfère garçon*, une allusion ouverte à sa toute première déception, car il faut l'avouer, l'arrivée de votre fille viendra contredire ses prédictions, elle préférera croire que tous les aléas de l'existence, y compris le sexe des bébés, devraient s'alterner naturellement. Suivant cette séquence, après avoir accouché d'une petite fille, ton épouse aurait été en droit de s'attendre à accueillir un garçon dans ses bras... La petite Catherine – un prénom beaucoup trop difficile à prononcer, vous le réduirez à sa plus humble expression en vous contentant d'en répéter la syllabe initiale – n'était pas, au grand désarroi de sa maman, son fils unique, mais sa seconde fille, l'aînée ayant survécu à un accouchement dramatique – peut-être aurait-elle dû mourir, aucune des deux rivales n'aurait eu à se battre pour obtenir la reconnaissance de celle qui les avait portées. L'amour ne se partage pas, non, cela, votre benjamine l'aura saisi dès sa naissance et en viendra bientôt à cette terrible conclusion : il lui faudrait supprimer, du moins par la puissance de son imagination, celle qui à ses yeux était la seconde. Elle lui aura déjà exprimé son ambition lors d'une dispute, au sujet d'une poupée : « Je vais te tuer, Maude ! Je vais te tuer ! », répétera

la petite Caca, un couteau tenu fermement au creux de la paume, pendant que leur maman vaquera à ses occupations.

Mais revenons à toi, mon cher Jaja : cette logique du contrepoids, ton épouse l'appliquera à toutes les circonstances, même pour déterminer le jour du bain de vos filles. Elle répétera *oui non oui non* en alternant l'index et le majeur de sa main dominante, convaincue d'avoir inventé grâce à son activité cérébrale grandissante un système inusité lui permettant de prévenir le désastre qui viendra, chaque fois et par une force incompréhensible, s'abattre sur son destin aussitôt la formule énoncée, car il y aura toujours un événement inouï pour venir la surprendre, il y aura toujours un cataclysme pour déjouer ses plans, comme la venue au monde de Catherine, et ça, elle le lui dira sans ambages, avec son habituelle franchise : *papa déçu toi fille*. Quant à toi, tu endosseras ses dires, du moins c'est ainsi que ta petite interprétera ton silence, et ton éclat de rire ne sera pas, comme elle l'aurait souhaité, un signe de timidité ou d'objection, non, il ne traduira au contraire que ton embarras de voir ton épouse dévoiler les aveux que vous vous seriez murmurés la veille au creux de l'oreiller – enfin, la vérité que vous vous seriez confessée aux deux extrémités de votre matelas, dans l'éloignement nécessaire afin de vous percevoir du visage au tronc, sous l'éclairage de la lampe sans laquelle vous ne pourriez rien échanger, sauf peut-être quelques caresses et baisers, survenant, eux aussi, sans que personne s'y attende puisqu'aucun son ne les laisserait présager, tout comme rien ne laissera entrevoir la naissance traumatique de votre aînée, elle qui confondra dès son avènement naître et mourir puisqu'elle sortira du ventre de sa mère les pieds devant, le visage mauve, le cordon enroulé autour du cou comme un serpent. Et tandis que

des années plus tard, vous évoquerez ce passage trouble de votre histoire, ton épouse dira *Maude sauvée*, ce qui ne sera pas faux, mais il y aura dans son expression un tel excès d'émotivité, une telle théâtralité, que tu déclareras sur une note d'espoir, comme pour tempérer l'ambiance : *si Maude morte, peut-être prochain bébé garçon*. Aussitôt, Catherine se sentira défaillir, car elle comprendra sur-le-champ qu'en ce qui concerne votre descendance, ta femme et toi n'aviez pas eu de chance, non, vraiment pas, et elle saisira par-dessus tout à quel point tu as souhaité la mort des fillettes que tu avais accueillies en tournant ton pouce vers le bas.

Tu n'y échapperas pas : jamais tu n'auras ton mot à dire, et tout cela pour ton bien, ton bien uniquement, partout et en tout temps je tirerai profit de ma situation, et surtout de la tienne, car ton message pourra devenir autre, devenir mien, un temps pour le verbe et un temps pour l'abstention, n'est-ce pas, cher fiston, ne sais-tu pas cela, toi qui as toujours su te taire, ne vois-tu pas d'ailleurs que tu déranges ta maman, tu sais très bien qu'elle ne te comprend pas, pardon, mon enfant, que dis-tu là, *monsieur pas bon, monsieur cochon*, mais non, mon trésor, ne te raconte pas d'histoires, le monsieur n'est qu'une bête aussi affamée que toi, lui aussi a été privé d'affection, lui aussi a été exclu du monde, tu peux le comprendre, n'est-ce pas, tu peux lui rendre sa joie, alors vas-y, mon bon chien, tout ira bien ; ta parole est empêchée et cela fait bien mon affaire, car si tu parlais cela pourrait attiser le feu endormi qui me permet de tout faire, car l'amour traverse toutes les frontières, l'amour est omniprésent, jusque dans ta chair douce et tendre, cela pourrait aussi ranimer le feu éteint depuis des siècles chez ta mère par son mari parti tous les soirs engloutir sa misère, déchargeant le jour des navires dans les plus extrêmes

conditions, débardant le sucre et le blé à la pelle, le dos courbé, le corps enfoui dans les entrailles d'un paquebot étranger, la tête noyée dans le bruit assourdissant des câbles entremêlés aux cris du contremaître qui injurie un homme déjà souillé, rabattu, humilié de devoir, lui aussi, se soumettre à une autorité insignifiante.

Remarques

Ludovic Champagne

*Quelque chose a lieu dont le sens est
inaccessible*

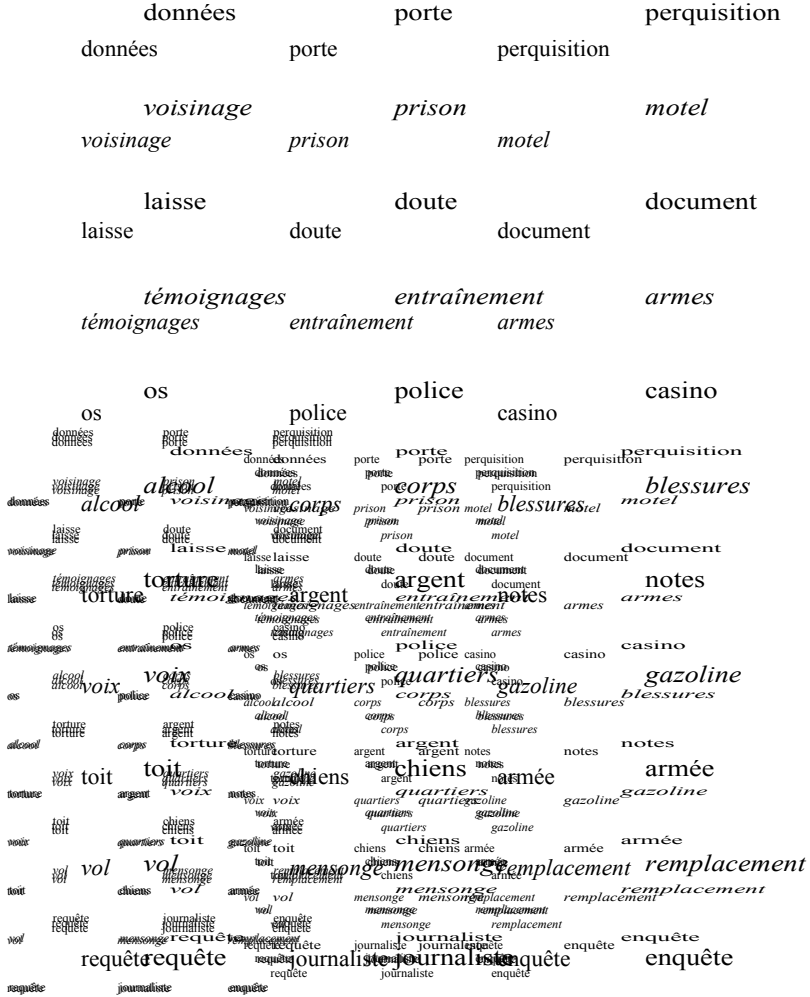
MARGUERITE DURAS

Est-ce que c'est de la poudre aux yeux ?¹

JIANG QING

1. Citation apocryphe de Jiang Qing, aussi appelée madame Mao, rapportée dans Christophe FIAT, *Ladies in the dark*, Romainville, Al Dante, 2001 et *Héroïnes*, Romainville, Al Dante, 2005, s. 1, n. p., suivie d'un extrait d'entrevue.

MOTS_CLÉS



REMARQUES

faites à partir de faits vécus et réels

La remarque se pense successivement, ne s'articule pas selon une logique linéaire et déductive, mais semble apporter des éclairages ponctuels tournoyant autour d'un nœud logique : « Il n'est pas nécessaire que nous ayons une raison pour suivre la règle comme nous le faisons. »

La remarque fait advenir, rend visible, peut se former en gestalt, rend l'esthétiquement éthique, mais oui :

« Qu'est-ce que cette cicatrice ? »,

« Ici, vous voyez la marque à l'intérieur du corps ? »,

« Si de vieilles pièces de collection peuvent valoir plus que la valeur qu'elles indiquent, pourquoi cela ne serait-il pas possible avec des pièces en cours d'usage ? »,

« Cependant, les circonstances sont telles qu'un jour, ces photos deviennent des documents. Par quelles transformations ? »,

etc.

Grâce à la remarque, on peut :
songer aux gestes répétitifs que fait le voisin,
songer aux gestes répétitifs que fait le voisin,
se demander pourquoi cet « inconnu » nous dit quelque chose,
transformer une photo en *document*,
et – plus particulièrement – recevoir une importante somme d’argent de la part de cet « inconnu » pour ensuite y voir poindre un piège.

a) où, dans une chambre de motel, on le voit remplir un sac de sport avec des livres trouvés, des bibles de tiroir ; il sue et respire fort

— Justement, vous, vous avez un problème d’argent, ne vous en faites pas. Sûrement occupé au bureau, sûrement en attente sur le grand lit double de la chambre de motel, probablement pris dans son auto à faire le tour du quartier, à demander aux enfants où est son chien. Il allume la radio :

[...] très très hâte de vous rencontrer à ce très gros congrès multidisciplinaire scientifique et culturel sur le territoire inuit et les centaines de milliers de chiens qui y habitent [...]

Très souvent, les gens viennent ici pour collecter des *données* mais ne reviennent pas pour les *partager* avec nous.

[...] *oui, le chien est important, on peut dire qu'il est pure observation, mais sans plus [...]*

[...] *et comme vous, tout ce monde avec des chiens autour qui se multiplient. Il y a des problématiques de chiens errants la nuit et le jour ; des politiques [...]*

Un géographe, fraîchement débarqué sur le terrain, se met à ausculter une falaise, un grand mur d'érosion.

[...] *de gestion des chiens, les chiens font face à certaines tensions et se demandent pourquoi un agent veille sur le village.*

Il décolle l'œil de sa longue-vue et avertit sa collègue géographe. Elle vient jeter un coup d'œil et vérifie. L'observation est confirmée: il s'agit bel et bien d'un tombeau.

Ce qui fait par exemple qu'on retrouve de tout :

On a voulu les vacciner et ils sont morts
alors que les croyances traditionnelles nous disaient de ne pas les vacciner,
de leur donner le nom d'un mort.

Nos chiens ne sont pas des animaux de compagnie, c'est pour ça qu'ils sont laissés à eux-mêmes, les chiens vont se nourrir eux-mêmes.

Vous nous regardez avec les lunettes du Sud. La relation humain-chien en Occident, c'est encore celle de l'animal de compagnie.

(Par exemple, parfois, je rêve que je suis dans un accident d'auto. Je sens une douleur dans mon bras, je vois un bras cassé à côté de moi, et je pense que c'est le mien, mais en réalité c'est celui de mon voisin.)

Maggie Books dit: «La salle dans laquelle tu entres t'irrite. Trop de bruit, trop de monde en uniforme. T'inquiète. Ce sont tous des comédiens. Garde ton bag dans ta poche. Une clé USB est une sirène de police est une clé USB. Elle est insérée dans la poignée d'une porte d'entrée. Laquelle est recouverte de sang. Pour montrer que l'enquête est encore ouverte¹.»

1. Vickie GENDREAU, *Drama Queens*, Montréal, Le Quartanier, 2014, p. 29.

Je suis acteur et j'entraîne le corps policier de l'école Nicolet à s'adapter à certaines situations de la vraie vie. La vraie vie, ici, ne se rencontre pas souvent. On discute en joggings, en habits tactiques et quelqu'un circule parmi les cohortes pour distribuer des fruits, des barres protéinées. Les futurs et futures du corps policier qui auront à se spécialiser en infiltration, à maîtriser la posture de l'agent double se trouvent ici, devant la vraie porte d'une fausse maison.

b) où on voit le témoin monter à la barre, mettre sa main sur la Bible et jurer

Même le *document* est une fabrication et une fabrication peut s'étendre à plusieurs besoins comme celui de s'adapter aux changements, celui de tricherie, de béquille, paravent ou barrière ; au besoin de s'intimider doucement en établissant périmètre sur périmètre sur périmètre de sécurité ; ce matin, s'en remettre aux claques pour guider la foule, avec un café dans les mains, un café servi aux policiers dans le salon perquisitionné ou dans la rue contrôlée :

« Ce sont des gens très relax, très axés sur la sécurité. Ils vous mettent en sécurité, dans des circonstances particulières, mais c'est très rare. »

Passage à tabac, positions stressantes, humiliantes et douloureuses, privation de sommeil, électrocutions, exposition au bruit et à la musique, à un volume sonore insupportable, exposition à des chaleurs extrêmes, humiliations à caractère sexuel comme contraindre des hommes à porter des vêtements féminins, à se masturber ou à avoir des relations homosexuelles, nudité forcée.

Le mandat de perquisition est un *document* qui fait *autorité* :

« Nous pouvons pénétrer chez vous, en vos lieux, afin d’y découvrir des objets incriminants. »

(« Lorsqu’un détenu ne voulait pas coopérer, nous l’attachions en *laisse* aux barreaux de sa cellule. Charles [son mari] me prenait en photo avec le détenu en *laisse* pour que nous puissions montrer à nos supérieurs qu’il s’agissait d’un recours légitime à la force¹. »)

1. « At the time I thought, I love this man [Graner], I trust this man with my life, okay, then he’s saying, well, there’s seven of them and it’s such an enclosed area and it’ll keep them together and contained because they have to concentrate on staying up on the pyramid instead of doing something to us. I didn’t want to, but they were really persistent about it. At the time I didn’t think that it was something that needed to be documented but I followed Graner. I did everything he wanted me to do. I didn’t want to lose him. »

ASSOCIATED PRESS, « Lynndie England apologizes », *Fox News Channel*, 27 septembre 2005.

Parfois, nous outrepassons les limites de la perquisition : pendant que des agents fouillent le sofa, d'autres font du café filtre. Après la fouille, nous nous réunissons en famille pour partager une bonne tasse de café bien méritée.

c) où on le voit prendre des notes distraitement, dans un diner public et achalandé, le midi, en plein downtown

En tournant le coin de la rue, il vous recroise. En lavant sa vaisselle dans la cuisine commune, c'est lui qui essuie. Une fois, après avoir donné votre cours, on vous appelle de nulle part, on raccroche et on vous laisse un message. On entre en contact avec vous, par lui, de toutes sortes d'autres façons. Sur les lieux d'un tournage, dans un village d'antan, dans un casino touristique, sur le bord d'un étang, celui d'un dix-huit trous, il est là.

Il pourrait bien sûr tenir un *Cahier des forêts* à l'image de Thoreau (*Walden*) ou de Francis Ponge (*Le carnet du bois de pins*), mais c'est le *Cahier des charges* de Georges Perec – ses notes pour l'écriture de *La vie mode d'emploi* – qu'il va examiner ici :

« En m'approchant, à l'intérieur de ruelles, j'arrêtai à un muret et regardai par-dessus.

— Une école primaire, c'est une école primaire ici ! Allez-vous-en ! me dit une matrone qui balayait la cour.

Je n'avais pas affaire à créer un événement : je ne rouspétai point et tournai les talons.

[...] et dire qu'en enquêtant, on ait eu l'idée de me crier pour que je quitte les lieux ; qu'à la vue d'un homme bêtement habillé, tenant son crayon et ses carnets, on ait eu l'impression qu'il s'agisse d'un curieux, ou même pire, d'un chien, et cela, même moi je le comprenais. Au sens où l'on ne peut s'imaginer autre chose, comme cliché, comme lieu commun, comme peur publique, qui ne soit pas malintentionnée ; une personne, pour enquêter, se doit de revêtir les habits de l'enquête : yeux, oreilles, visage tendus, confiance, scrupules du métier, imper long, ou pire : ces faux habits de la police¹. »

En remarquant plus souvent qui étaient ces personnes qui lui ouvraient la *porte* du bureau, qui lui prêtaient un *briquet* pour allumer sa cigarette, qui remplissaient le plus lentement les *papiers* pour passer du temps avec lui, il se mit à accorder plus d'attention aux éléments en italiques, aux détails auxquels son attention adhérait, suspendue ou prise dans une récurrence qui rendait tout bête.

1. Georges PEREC, *Cahier des charges de La vie mode d'emploi*, Paris, Éditions du CNRS/Zulma, 1993, p. 88.

d) où elle essaie d'allumer sa dernière cigarette, mais son feu manque de

Pour une fois, elle est seule. Depuis qu'elle est sortie du bureau du directeur, elle semble agitée. Dans les couloirs, quelques personnes se rassemblent à sa suite, lui demandent ce qui ne va pas. Une meute. Elle pleure et veut tout leur dire, même si c'est déjà fait. Pas les bons témoins. Elle reste muette. On la guide sur le toit de l'école, on se décide à la protéger. Treize personnes sont là, sur un toit du Bangladesh, attendent le directeur. Dans le couloir de service qui mène au toit, du kérosène, une torche, des torchons sales. Le pied levé quand elle doute, ses poings serrés pour se défendre on l'encercler on la bat on la traîne le directeur arrive et allume au kérosène son corps on la regarde brûler. Elle parvient à s'enfuir et dénonce, meurt de ses brûlures quelques jours plus tard. Les quatorze personnes impliquées dans l'affaire sont condamnées à la peine capitale.

Une garde de sécurité et moi dans la salle d'attente. Mes mains sont sèches, elles brûlent, j'ai eu chaud. L'interrogatoire vient tout juste de se terminer et il est vrai que tout ce que j'ai dit relevait de l'invention. Pas de l'« invention » ex nihilo à proprement parler, mais plutôt de la fabrication, du montage d'une posture étudiée, feignant le contrôle. Invention de soi, mise en récit, agencement d'éléments qui paraissent douteux ; je sors de la salle en espérant que tout ne s'écroule pas derrière.

« Avant tout, salut aux chiens, à toute la meute, celle des rues d'Ithaque. À partir d'un moment, on ne peut plus descendre. C'est le signe. Sans rien dire, les yeux ouverts comme des chiens, on se glisse entre les murs. Les chiens ! Les chiens lisses et humides. Aux poils collés contre la peau. Les chiens glissent le long des murs, à droite et à gauche, dehors, dedans. Les lits, les couloirs, les rues, les ravines. Les toits, l'escalier, l'hôpital¹. »

« Tout comme la logique n'est pas un sujet particulier, avec son propre corps de vérités, mais pénètre toute pensée, l'éthique n'a pas de sujet particulier ; plutôt, un esprit éthique, une attitude envers le monde et la vie, peut pénétrer n'importe quelle pensée ou discours.

Cette éthique sans sujet particulier est alors une éthique de la perception, de ce à quoi ressemble (*looks like*) notre vie morale.

“ J'ai essayé, ajoute-t-elle, de décrire certains traits de ce à quoi *ressemble* la vie morale, sans rien dire du tout de ce à quoi elle doit ressembler.” »²

1. Jean-Marie GLEIZE, *Les chiens noirs de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, p. 18.

2. Cora DIAMOND, *L'importance d'être humain et autres essais de philosophie morale*, traduit de l'anglais par Emmanuel Halais, Sandra Laugier et Jean-Yves Mondon, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 232.

d) où, après s'être servi au buffet de tous les continents, il zigzague jusqu'à notre

Une fois bien soûlé, il vient vers notre table et nous remercie pour notre aide.

La GRC surveille étroitement les échanges menaçants sur Internet.

Il s'était déjà fait remarquer juste avant pour les avances qu'il faisait à la croupière.

Les agents ont rencontré des internautes, ils veulent leurs données.

Son haleine et ses lunettes prouvent qu'il est soûl, on lui dit de nous suivre. Son visage est connu, même dans ces villes qu'il croit éloignées.

Mon ami s'est fait intercepter en sortant de chez lui: ils ont des soupçons.

Et après – chez vous, le fusil est un droit –, vous leur tirez dans le visage. Vous continuez à tirer et vous vous rendez compte que vous tirez et que vous tirez sur une *laisse*.

d) où, seule,

Pourquoi ne pas en venir à s'interroger soi-même?

L'utilisation de cagoules et autres moyens de désorientation, l'utilisation de chiens pour effrayer les prisonniers (des photos montrent des morsures de chien infligées aux détenus; sur d'autres photos, des détenus sont face à face avec des chiens prêts à

attaquer), des privations sensorielles et un régime alimentaire limité à l'eau et au pain, ou l'utilisation de menottes causant des lésions aux poignets.

Apprendre à se regarder comme suspect de tout ce qui est généré, de tout ce qui advient, de tout ce qui se double. Rien de moins que le doute.

Ce sont des scènes d'humiliation qui recourent à des figures qu'on trouve couramment dans l'imagerie BDSM occidentale (soumis tenus en laisse et rampant, leurs parties génitales exhibées et moquées), mais en l'occurrence, elles sont imposées aux prisonniers irakiens à l'intérieur même de l'institution militaire.

Lorsque je doute, je parle. J'envoie des coups d'œil dans toutes les directions. La différence entre être seule et pas seule, écrit Gertrude Stein: « Vous êtes seule, vous êtes disparue, vous êtes enlevée, vous réapparaissiez, vous vous multipliez par-dessus votre absence, votre enlèvement vous soulève¹. »

« Charles avait besoin de ces images pour montrer à mes parents ce qu'on faisait vraiment là-bas, d'une certaine manière, pour les rassurer. » Cependant, les circonstances sont telles qu'un jour, ces photos deviennent des *documents*. Par quelles transformations?

1. Gertrude STEIN, *Lève bas-ventre*, traduit de l'anglais par Christophe Lamiot Enos, Paris, Éditions Corti, coll. « Série américaine », 2013, p. 81.

Sans réussir à s'investir dans quoi que ce soit, on récolte des *données*. La nature humaine ne peut pas connaître ça, comme le dit Gertrude Stein. Ces *données*, on les rassemble en *documents*, selon leurs *formats*. Le monde tel que nous le voyons a l'air de ça, comme le dit Gertrude Stein.

d) où

Couches de sédiments sur rien : il ne reste que les sédiments. La saisie simultanée de toutes les descriptions qui pourraient être données d'une chose.

Ce qui rate ce qui était projeté ce qui est prévu.

« Ma sculpture ne ressemble pas à ce taureau que j'avais en tête. »

Ce n'est pas ce que j'avais imaginé = il me faut un meilleur alibi.

Faute de preuves, on abandonne. Heureusement, l'affaire dispose d'un public passivement actif.

REQUIEM

Ici, l'arbitraire de l'œuvre, qui dit oui, qui dit non, qui doit être sidérante mais on ne sait pas très bien pourquoi, vaut moins pour l'arbitraire d'un artiste qui dirait lui aussi oui ou non sans savoir très bien pourquoi et qui casserait tout autour de lui comme un enfant gâté que pour l'autorité absolue du mécène qui nous fait ce cadeau et qui, un beau jour, pour un oui pour un non, a choisi de « vomir de la propriété » tels ces chefs en plein potlatch décrit par Mauss¹.

1. Nathalie QUINTANE, « Parler d'art en plein tournant mécénal », dans Jean-Pierre COMETTI et Nathalie QUINTANE (dir.), *L'art et l'argent*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 138.

Je ne sais penser
à autre chose

Emilie Pedneault

nous sommes à la ferme
chacune la main bien loin
dans un veau

je pourrais passer la vie
à me faire téter

en juillet
les fenêtres de la serre
restent fermées

le sol pourrit

lécher sa langue salée
le bout des mamelons écarlates
de cette chose animale
qui me suit
depuis l'enfance

porter mon attention
sur le papier peint défraîchi
sur l'odeur de la poussière
sur les murs bourrés de carcasses
quand il n'est pas au train

le parasite
se couche de tout son long
pond

prend tout l'espace
enveloppe la fraîcheur

avec mamie
nous récitons des
je vous salue marie

je tiens les petites perles
entre mes doigts
courts
pense
à autre chose

garder le sang intact
se relancer la doctrine
infester la jeunesse

la gangrène
est une maladie
héréditaire

Imagineur

Patrice Lessard

Bien que je réfléchisse constamment à ce qui me permet de créer, je n'ai pas la prétention de pouvoir parler d'autre chose que ce que je fais moi-même, de ma propre méthode. Il m'est arrivé de donner des cours d'écriture créative ou des conseils à des amis qui m'en demandaient, mais ils viennent toujours avec cette mise en garde : ma méthode fonctionne pour moi, mais ce n'est pas parce qu'elle fonctionne pour moi qu'elle fonctionnera pour qui que ce soit d'autre, et donc, pourquoi demander des conseils à un écrivain ? Pourquoi écrire ce genre de chronique ? Pourquoi écrire ? J'imagine qu'il faut discuter, entre nous, de ce qui nous pousse à le faire, de ce qui nous motive, peut-être afin d'établir quelque communauté d'idées et de méthodes. Je ne sais pas.

Ce que je sais : le fondement du travail d'écriture est de trouver sa méthode propre, celle qui me permettra de produire des textes dont je serai [*minimalement*] satisfait. Par ailleurs, je reste conscient [*et quiconque cherche des conseils devrait l'être aussi*] que ce qui m'a fait écrire vingt

pages aujourd'hui pourrait demain ne me mener à rien. De même, un conseil donné aujourd'hui, et dont je suis absolument convaincu de la pertinence, sera probablement inapproprié demain, en raison d'une infinité de circonstances, de changements innombrables et imperceptibles dans le grand flou de l'univers. Cette réflexion, donc, est toujours à recommencer.

Une autre chose dont je crois être certain [*et dont le caractère prosaïque ne m'échappe pas*]: on ne peut écrire qu'en écrivant. Pour écrire, il faut poser son cul sur une chaise, longtemps, et travailler, et réécrire, ne jamais sombrer dans l'autocomplaisance. L'apprenti écrivain prétend souvent qu'il n'a pas d'idée, rien à dire, qu'il ne sait pas quoi écrire. Disant cela, il n'écrit pas. On lui fera la morale, lui dira qu'il faut avoir vécu pour écrire – ce qui ne me semble pas vrai, sinon absolument faux. Je ne nie évidemment pas qu'il arrive qu'on s'assoie pour écrire parce qu'on a une idée et envie de la développer. Mais l'écriture, il me semble, l'activité même d'écrire, préexiste à l'idée. C'est dans l'écriture que naissent les solutions au manque d'inspiration [*si une telle chose existe*]. Sans compter que, dans le travail, on ne perd jamais son temps, chaque phrase bancale, chaque rature et chaque réussite est l'occasion d'apprendre, de découvrir, d'inventer quelque chose. Et l'on n'apprend qu'avec soi-même, seul. Et écrire ne sert qu'à ça, peut-être.

Je pense aussi que se conformer à une recette ou suivre à la lettre les conseils de ceux qui, soi-disant, *savent*, n'a pas tant à voir avec l'art qu'avec l'artisanat. L'artisanat est une activité digne, mais je ne veux pas écrire comme on tisse des courtepointes. Pas question de me conformer à une manière que je n'aurais moi-même imaginée. Le travail de l'artiste doit consister à inventer, à réinventer, j'en ai [*ne*

serait-ce que pour moi-même] l'absolue conviction. C'est ce que j'appelle un peu pompeusement, dans ma tête [bon, maintenant, ce n'est malheureusement plus que dans ma tête], l'exigence artistique. Je ne suis pourtant pas quelqu'un qui se prend très au sérieux, mais je crois que, pour être un artiste, il ne faut jamais cesser d'être curieux, d'évoluer, d'aller où l'on ne nous attend pas. [Il y a, par opposition, des écrivains qui travaillent comme des vendeurs. Un dramaturge allemand à succès me disait récemment : Funny is money. J'aurais aimé avoir la présence d'esprit de lui répondre : Trash is cash. L'inspiration m'a manqué, ne m'est venue que plusieurs jours après l'événement. Je suis content de pouvoir écrire ici ce qui eût été une heureuse repartie.]

Bref, les recettes ne me conviennent pas. Il y a pourtant d'un projet à l'autre, dans ma manière, des constantes. Avant de me mettre à écrire, je définis sans trop m'en rendre compte trois aspects fondamentaux du texte.

Une structure

Il m'est arrivé d'écrire des récits linéaires, mais, à la fois, ils m'ennuient et sont pour moi les plus difficiles parce que j'en connais les retournements avant même de commencer à écrire. Si mon histoire et ses péripéties existent déjà, par exemple dans un plan détaillé, je perds l'envie de travailler, ou alors j'ai l'impression, en écrivant, de creuser un tunnel bien droit, aux parois trop lisses, et en plus de la morosité d'une telle tâche, je m'y sens, dans ce tunnel, enfermé, claustrophobe. J'ai besoin du grand air, de la possibilité de m'égarer. J'invente alors des structures complexes, qui influenceront sur le déroulement du récit, sur

ses rebondissements, et inversement. Rester alerte. Écrire comme on boxe. Je me laisse guider, dans l'imagination de mes projets comme dans leur élaboration, par mon instinct, par des intuitions qui sont ancrées en moi au point que j'oublie leur existence. L'inquiétude, par exemple, est pour moi un mode de vie. Je l'aborde le plus souvent dans mes livres avec un sourire en coin, je m'en distancie [*c'est peut-être un mécanisme de défense ; or je ne crois pas du tout à l'écriture thérapeutique, je n'écris pas pour évacuer mes peurs*]. L'inquiétude est un moteur, un haut lieu de spéculation, permet d'imaginer des scénarios catastrophes très stimulants. Comme moi, mes personnages sont incapables d'attendre, de voir comment se dénoueront les choses, ils doivent agir, pour le meilleur et pour le pire. Rien n'est pire que l'attente.

La structure du texte subira, de cet état de fait, les conséquences. Je fais des plans très brouillons, que je modifie constamment au gré de l'écriture, et qui deviennent rapidement tentaculaires et impossibles à suivre. La structure qui en émerge, sa configuration labyrinthique ou, au contraire, systématique [*les deux ne sont pas incompatibles*], provoque des errances qui font progresser l'intrigue, mènent dans des zones vers lesquelles, rationnellement, je n'eusse osé m'aventurer. Borges écrivait, dans l'épilogue du *Rapport de Brodie* : *C'est un fait bien connu que le mot « invention » signifiait à l'origine « découverte », et c'est ainsi que l'Église romaine célèbre l'Invention de la Croix et non pas son exhumation ou sa découverte. [...] [P]our moi, écrire une histoire tient plus de la découverte que de l'invention délibérée.*

Borges m'énerve souvent, mais ici, je suis d'accord avec lui. Ces quelques phrases ésotériques correspondent à mon expérience concrète.

Une voix

Je commence à écrire quand j'entends dans ma tête une voix et un point de vue narratifs. Il y a là l'esprit, pas tant du personnage, que de la narration. Cela se traduit par des éléments parfois très techniques relatifs à la ponctuation, au rythme, mais aussi par des questions plus évanescentes relatives aux différents enjeux stylistiques – parce que, hein, le style, c'est compliqué.

J'ajouterai que, sans l'instinct, il n'y a pas de style – sans la relecture et le retravail acharné non plus. Mon style, je crois, est inquiet. Il a le rythme de mes angoisses.

Un lieu

L'écrivain argentin César Aira, ridiculisant plus ou moins tout ce qu'il fait, aborde dans son roman *Varamo* l'enjeu des traits circonstanciels, de leur importance dans le déroulement du récit. Il me semble, à moi aussi, que le lieu de l'histoire a forcément sur elle un effet décisif. Pour moi, ce lieu doit avoir un fondement réel. Du lieu, je n'invente que ce qui se trouve en marge.

En lien avec le lieu dans le récit, j'ai développé une théorie de l'errance [*ici, on est au moins autant dans la structure que dans le lieu, sûrement aussi dans la voix*]. L'un de mes fantasmes les plus fréquents est que je deviens clochard – dans un pays chaud, un clochard en exil, et je ne sais si c'est la clochardise ou l'exil qui m'excite le plus. *L'homme qui s'est éloigné des autres hommes trouve parfois des choses*, écrit Gonçalo M. Tavares (je ne sais plus où), en ce sens j'imagine

un clochard heureux. Ce rêve inconsideré, vu ma position de privilégié dans le monde, peut paraître périphérique à la question traitée ici, or me retrouver dans un lieu étranger me force à observer, à rester curieux de ce qui m'entoure, à ne pas me laisser endormir par un environnement ou une langue que je connais de fond en comble, à chercher à comprendre, à interpréter, à développer de nouveaux réseaux de sens comme de nouveaux chemins à travers les villes, des points d'observation inédits. Borges, encore, toujours dans *Le rapport de Brodie : En marchant dans la rue ou le long des galeries de la Bibliothèque nationale, je sens que quelque chose se prépare à prendre possession de moi. Ce quelque chose peut être un conte ou un poème. Je n'interviens pas, je le laisse faire ce qu'il veut. De loin, je le sens prendre forme. Je vois vaguement sa fin et son début, mais pas le trou noir entre les deux. Ce milieu, dans mon cas, m'est donné graduellement.* Ce milieu, dans mon cas, c'est l'espace où s'entremet mon moi vagabond.

Dans son œuvre de performance intitulée *Zapatos Magnéticos*, Francis Alÿs se promenait dans les rues de La Havane avec des chaussures aimantées qui attiraient et traînaient de petits morceaux de métal, monnaies et autres résidus, qui se décrochaient au cours du trajet pour laisser la place à d'autres, etc. La métaphore est presque trop parfaite. [*Μεταφορά*, en grec, signifie transport.] Écrire, c'est errer dans quelque chose (comme une ville) qu'on ne connaît pas. Errer, c'est aussi se tromper, faire des erreurs. C'est mettre en jeu sa sensibilité, se retrouver dans des endroits déroutants, effrayants, joyeux. (Et parfois, ça ne sert à rien [*en apparence*]: *Algunas veces el hacer algo no lleva a nada.* [C'est le titre d'une autre performance d'Alÿs, qui pousse un bloc de glace dans les rues de Mexico jusqu'à ce qu'il

ait complètement fondu. Il faut imaginer Sisyphe heureux.])
 C'est souvent dans l'erreur que naissent les idées fécondes. Observant et décrivant le monde, je me trompe, me trouve réduit à l'interprétation parce que je comprends mal ce qui se passe devant moi, constate à chaque instant que le monde est plus complexe que les postulats de mon imagination. Et de mes efforts d'interprétation [*potentiellement erronée, potentiellement juste aussi, on ne sait pas*] naîtra un récit. L'erreur multiplie les potentialités, crée des ruptures dans le long fleuve tranquille de ce qui est *vrai* et qu'on imagine trop souvent immuable. Je trouve ce que je ne cherchais pas.

Sérendipité. En arts comme en science, l'erreur est prolifique. Gonçalo M. Tavares montre cette comparaison à l'œuvre dans son *Atlas do corpo e da imaginação*, soulignant notamment le fait que l'artiste et le scientifique regardent tous les deux à travers une loupe, mais de deux manières différentes: le scientifique utilise la loupe pour *domestiquer* le nouveau (ce qu'il ne comprend pas), pour découvrir la formule de répétition, afin d'éliminer l'imprévu et de calmer l'angoisse de l'être humain; l'artiste (*o imaginador*, écrit-il, l'imageneur) utilise la loupe, au contraire, pour *découvrir* le nouveau et, quand c'est fait, il part aussitôt dans une autre direction. Il ne cherche pas le calme, mais le soubresaut: *L'imageneur ne veut pas obtenir l'assurance de pouvoir retourner dans le même lieu et voir la même chose, mais au contraire, l'assurance de pouvoir, à n'importe quel moment, sortir du lieu qu'il connaît.*

Nelson Goodman, un philosophe analytique américain, écrit dans *Manières de faire des mondes* que l'artiste et le scientifique doivent être des constructeurs de mondes.

Si ce n'est un conseil, ce me semble un objectif noble.

Appartenir à l'histoire

Yara El-Ghadban

à ma mère

Mon histoire ne m'appartient pas. Je la partage avec des milliards de chrétiens, de musulmans et de juifs pour qui la Palestine n'est rien de moins que la Terre sainte, la Terre promise. Indigènes, migrants, nomades, commerçants, conquérants, missionnaires, réfugiés, colons... différents peuples habitent depuis des millénaires la Palestine. Je viens de ce petit nœud diamanté reliant l'Afrique, l'Europe et l'Asie, lieu de passage des premières migrations qu'a connues l'humanité. Coulent dans mes veines les histoires, mémoires, chants, civilisations de trois continents. Qui suis-je alors pour revendiquer une histoire qui appartient à l'humanité entière? La dire mienne, à moi et à moi seule? Qui suis-je pour ridiculiser ces fidèles qui pleurent dans les rues du Vieux Jérusalem en marchant dans les pas du Christ, même s'ils ne connaissent ni la langue ni le chemin de leur salut?

Je revendique la liberté d'être narratrice de mon histoire. Tisseuse, diseuse, conteuse. Exilée dans la vie, je refuse d'être exilée de mon récit. Mon histoire est vieille comme le Vieux Monde. Un jardin de langues. Une épopée transcontinentale

de mythes fragiles et dévorateurs. Une géographie pliée, dépliée, couche par-dessus couche de sable, roches, rivières, collines, montagnes, vallées. Mon histoire a déposé la poussière du monde sur mon corps. Le désert mêlé à la rosée des prés, le souffle salé sucré de la mer Morte et de la mer de Galilée, les coraux oxydés de la mer Rouge et les calanques de la mer Blanche – nom arabe de la Méditerranée.

Alors, imaginez. Imaginez-moi, narratrice de mon histoire. Oubliez tout ce que vous connaissez ou pensez savoir de la Palestine, d'Israël, du conflit israélo-palestinien, comme on aime le nommer (pour dire que c'est une dispute et non une aberration de l'ère coloniale). Oubliez la Terre sainte et votre cours de catéchèse, d'éthique et culture religieuse, de morale (ou peu importe le nom du cours qui est censé faire de vous de bons citoyens).

Si j'étais la seule narratrice de mon histoire, et que vous me lisiez sans préjugés, je vous parlerais de ma grand-mère maternelle, Rasmiiyeh, qui chantait en italien, et de mon grand-oncle Ahmad, héros de la révolte des Palestiniens contre les Britanniques dans les années 1930. Je vous parlerais des sœurs italiennes qui habitaient le couvent perché en haut de Saffouryeh, leur village natal. Comme la plupart des villages palestiniens, Saffouryeh caressait le flanc d'une colline, les maisons tournées vers les terres cultivées plus bas dans la plaine.

Les sœurs s'approvisionnaient chez les paysans. Les jeunes filles du village visitaient à leur tour les sœurs et les aidaient dans diverses tâches. C'est ainsi que l'arabe et l'italien chantaient en duo dans la maison de ma grand-mère. Leur musique m'habite, alors que j'ai rarement l'occasion de parler l'arabe hors de chez moi et que je ne connais pas du

tout l'italien, sauf pour les airs d'opéra que j'accompagnais au piano.

À Saffouryeh, les sœurs et leurs voisines palestiniennes ne discutaient ni de Dieu, ni de colons, ni de miracles, même si leur rencontre avait tout à voir avec Dieu, les colons et les miracles. Elles partageaient les nouvelles de la jeune mariée déjà enceinte, du berger qui a perdu l'un des moutons l'autre jour, de la saison des figues, du fromage à mariner dans l'eau, le sel, et quelques piments, de l'âne malade et des paniers en paille qu'il faudrait vendre à bon prix à Nazareth. Une fois les tâches terminées au couvent et à la maison, filles et garçons du village caracolaient vers les ruines dans les prés qui leur servaient d'aire de jeu. Leurs pieds balayaient le sol et déterraient de temps à autre les mosaïques des anciens conquérants romains. Un couvent avait remplacé les villas des empereurs et l'italien le latin, mais les enfants savaient très bien que la marche de l'histoire était la même, seuls les marcheurs changeaient de nom et de langue. Parfois ils étaient conquérants, d'autres fois, colonisés. Les enfants du village jouaient et brouillaient les empreintes de l'histoire sous leurs pieds.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Britanniques contrôlaient la Palestine. Ils coupèrent les vivres et toute aide acheminée depuis Rome vers le couvent de Saffouryeh. Ils faisaient payer aux sœurs l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne alors qu'elles n'y étaient pour rien. Les villageois se réunirent et chaque famille offrit de la nourriture, des graines et d'autres provisions afin d'aider les sœurs à survivre.

Saffouryeh avait toujours son mot à dire sur l'histoire. Ancienne forteresse, le village servait de base pour les résistants palestiniens, dont mon grand-oncle, contre l'occupation britannique. Je me souviens du jour où je suis

tombée sur son nom dans un livre d'histoire. Un livre écrit en arabe par des historiens arabes, qui raconte ce que l'on ne raconte pas ailleurs. J'étais à l'école primaire à Dubaï. Le livre mentionnait un certain Ahmad Al-Toubeh, héros pourchassé par les autorités coloniales pendant la grande révolte de 1936-1939. Je n'ai pas fait tout de suite le lien avec le nom de jeune fille de ma mère. C'est elle qui, en m'aidant à réviser ma leçon pour l'examen, a sursauté en lisant le nom et s'est exclamée :

— Mais c'est mon oncle ! Ton grand-oncle, Yara !

Soudain, deux lignes brèves dans un chapitre sur la révolte des années 1930 se transformaient en une saga familiale. Les trous de mémoire se refermaient, l'un après l'autre. Pourquoi la famille du côté de ma mère s'était-elle réfugiée en Syrie ? Pourquoi chaque fois que j'évoquais Saffouryeh, le village ancestral de ma mère, devant des Palestiniens, me serraient-ils la main comme si j'avais accompli quelque chose de grandiose ?

— Saffouryeh, un village de gens braves, s'empressaient-ils de me dire.

Mon grand-oncle faisait partie de la bande d'Izzidine Al-Qassam, figure importante de la résistance palestinienne, terroriste numéro 1 pour les Britanniques et, plus tard, pour les Israéliens. Si vous vous demandiez pourquoi les fusées artisanales palestiniennes portent le nom « Qassam », là, vous le savez.

En 1937, alors que l'appui des Anglais au projet sioniste devenait de plus en plus flagrant et leur pouvoir, brutal, mon grand-oncle et trois complices assassinèrent le commissaire de district britannique pour la Galilée, Lewis Yelland Andrews, privant le régime britannique de l'un de ses plus fervents lieutenants coloniaux. La mort du haut gradé *of*

Her Majesty's Armed Forces provoqua un séisme politique. Le Haut Comité arabe, l'organe principal représentant les Palestiniens sous l'occupation britannique, fut, du jour au lendemain, mis hors la loi. Mon grand-oncle dut s'exiler en Syrie une première fois avec plusieurs leaders politiques palestiniens. Les Français, qui contrôlaient la Syrie à l'époque, le capturèrent et le renvoyèrent aux Anglais qui, à leur tour, l'emprisonnèrent à Acre, dans le nord de la Palestine. Comme dans toute économie proprement coloniale, on faisait de la sous-traitance. Les gardiens de la prison, eux-mêmes palestiniens, aidèrent mon grand-oncle à s'évader.

Une chasse à l'homme s'ensuivit. Un commandant britannique débarqua à Saffouryeh avec ses troupes et convoqua le mukhtar, le chef du village. Il cacha à peine sa surprise, ce commandant, lorsque le mukhtar (un parent de ma grand-mère) arriva, accompagné d'une trentaine d'hommes et de femmes, tous au teint clair, yeux verts et cheveux châains, le métissage des civilisations tatoué dans le corps.

— Vos yeux sont des yeux de maîtres, affirma le commandant avec satisfaction.

Sous-entendu : nos hommes (blancs, de l'Occident) ont baisé vos femmes (brunes, de l'Orient).

— Nos yeux sont des yeux de *servantes*, rétorqua le chef de Saffouryeh.

Sous-entendu : ce sont vos femmes (blanches, de l'Occident) qui étaient au service de nos hommes (bruns, de l'Orient).

Ma grand-mère Rasmiyyeh avait les cheveux châains et les yeux verts aussi... Son regard émeraude est gravé dans ma mémoire d'enfant. Parfois, quand je pleure, ou quand l'hiver recouvre mon visage de sa lumière blanche, ou quand,

les paupières grand ouvertes, je plonge sous l'eau salée de la mer ou sous l'eau chlorée de la piscine, mes yeux bruns tournent aussi au vert. S'écrie alors la personne face à moi, émerveillée :

— Tes yeux ! Tes yeux ont changé de couleur ! As-tu mis des verres de contact ?

À ces moments, je pense à ma grand-mère. Une chaleur me submerge. Je me sens moins coupée de mes racines, moins loin d'elle. Quelque part au fond de mes yeux, Rasmiyyeh vit encore.

J'aimerais penser qu'elle était l'enfant de l'amour, et non du viol. Qu'elle est née de la passion, et non du pouvoir. Que sa peau métisse et son regard vert olive étaient comme la Palestine, un jardin de cultures, de langues, de peuples, d'histoires. J'aimerais préserver ce petit mensonge et en faire un conte, car l'alternative – qu'elle était l'enfant d'une longue histoire coloniale et de l'exploitation des femmes sur des générations – serait trop triste, trop décourageante.

S'ils pensaient trouver des collaborateurs prêts à trahir l'un des leurs parmi les villageois aux yeux clairs, le commandant britannique et ses troupes se trompaient. Omerta dans le village. Les habitants de Saffouryeh, coupables par association, subirent interrogations, menaces, agressions, humiliations. Personne ne dit mot. Frustrés, les soldats s'acharnèrent sur mon grand-père, Saleh. Il refusa de dénoncer son frère, et Saleh essuya des coups jusqu'à perdre toutes ses dents. Voilà enfin résolu, grâce à deux petites lignes d'un livre d'histoire, un autre mystère familial : les dents absentes de mon grand-père.

Dans ce récit, nous n'étions pas vilains, nous n'étions pas victimes. Nous étions des paysans luttant pour leur liberté contre l'empire le plus tentaculaire de la planète et

contre un projet de nettoyage ethnique approuvé par les puissances de l'époque. Dans ce livre, j'avais une histoire et elle m'appartenait avec sa beauté et sa violence.

Saffouryeh, le berceau de ma grand-mère, mon grand-père, mon grand-oncle ; Saffouryeh, connu pour ses habitants révolutionnaires aux yeux verts, a été rayé de la carte en 1948. Et le livre, comme tant d'autres, a disparu. Quelque part entre Dubaï, la Syrie, le Liban, le Yémen, l'Argentine et le Canada, j'ai perdu la trace de mes ancêtres.

Leur mémoire survit à Haret El-Safafreh, quartier des habitants de Saffouryeh à Nazareth, là où ceux qui avaient échappé à la déportation forcée et à la destruction du village s'étaient réfugiés. Mon grand-père, Saleh, étant lié au « criminel » Ahmad Al-Toubeh, avait dû s'exiler avec Rasmiyyeh en Syrie, là où son frère les attendait. C'est ainsi que ma mère est née à Homs.

Saleh, Ahmad, Rasmiyyeh sont tous morts apatrides.

D'autres devaient faire face aux nouveaux maîtres israéliens, porter de nouvelles cartes d'identité et vivre comme des exilés dans leur propre pays, à quelques kilomètres de leurs anciennes terres et maisons. C'est dans ce quartier de Nazareth, au nom mélancolique, que ma mère, cinquante ans plus tard, en 1999, a retrouvé des membres de sa famille. Cousins lointains. Reconnaissables par la ressemblance physique – cheveux clairs, yeux vert olive – et le nom partagé.

Une forêt de pins, vite plantée en 1948, règne sur les ruines du village, là où il y avait des maisons, des oliviers, des grenadiers et des figuiers. Les prés d'enfance de ma grand-mère sont aujourd'hui clôturés, désignés parc national, réserve naturelle et site archéologique israéliens. Seuls les débris de la ville romaine et quelques monuments de l'époque

des croisés ont été préservés. Les Israéliens ont présenté les ruines en grande pompe aux touristes et aux pèlerins.

— Oyez ! Oyez ! Ici, les traces de Zippori, ancienne métropole commerciale de l'Empire romain. Là-bas, le jeune Jésus-Christ pratiquait son métier de charpentier le jour, avant de rentrer à Nazareth le soir. Venez ! Marchez dans les pas du Divin Enfant !

Les pieds de ma grand-mère sont plus petits que ceux de Jésus-Christ. Mais ses pas enjambent les générations et les continents. Pour marcher dans ses souliers et ceux de mes ancêtres, j'ai dû...

Naître exilée et vivre réfugiée dans plusieurs pays.

Migrer vers l'hémisphère Sud puis vers l'hémisphère Nord.

Apprendre désapprendre l'amour la haine des gens.

Apprivoiser la neige la glace les lacs.

Ne plus pleurer la mer ni le sel ni le désert.

Accepter que l'on puisse voyager par choix et non par nécessité.

Me rappeler avant chaque embarquement que je reviendrai.
Finis les adieux à jamais.

Traverser retraverser le cimetière de l'Atlantique puis le cimetière de la Méditerranée.

Prononcer les noms Israël Palestine Territoires occupés Cisjordanie Gaza sans rire et sans ironie.

Sourire au douanier israélien à l'aéroport pendant qu'il m'interroge deux ou trois heures durant.

Le supplier de ne pas estampiller mon passeport car je serais persona non grata en Syrie et au Liban (désormais, on le fait sur un papier à part : trop de touristes occidentaux en tournée régionale se plaignaient d'avoir à se justifier aux frontières).

Expliquer pourquoi je ne voudrais pas être persona non grata en Syrie et au Liban.

Me soumettre encore à une heure ou deux d'interrogatoire puis que j'ai osé mentionner la Syrie et le Liban.

Ravalier ma dignité et rassurer le douanier que je viens tout simplement visiter – *je ne suis qu'une touriste, Monsieur. Canadienne, oui.*

Le remercier de sa compréhension – *merci, merci de votre hospitalité* – lorsqu'il me donne enfin le droit de passage.

Acquiescer poliment quand il me répond – *le Canada est l'ami d'Israël après tout, et les touristes canadiens dépensent beaucoup d'argent chez nous.*

Prendre la route vers le nord depuis Tel Aviv jusqu'à la Galilée.

Fixer comme une analphabète les panneaux et les lettres étrangères affichées partout sur les façades des magasins.

Arriver à l'entrée du Tzipori National Park après deux heures de voyage.

M'acheter un billet avec des shekels ornés du visage de Ben Gurion, père fondateur de l'État d'Israël.

Suivre scrupuleusement les sentiers menant au site archéologique – *to preserve the rare and critically endangered plants*¹.

Écouter sans exploser le discours du guide qui raconte l'histoire de Zippori Tzipori Sepphoris (choisissez votre langue), la ville romaine – *the magnificent capital of the Galilee in the time of the Roman conquest* – tout en omettant

1. Toutes les citations suivantes en italiques proviennent du site Internet du Tzipori National Park: <https://www.parks.org.il/en/reserve-park/tzipori-national-park/>

le village arabe qui s'appelait Saffouryeh – *in the Arabian period, the city fell from its greatness.*

Résister au désir de crever les yeux des touristes qui rasant le sol, admirant les mosaïques – *the pinnacle of mosaic art in the country.*

Chercher du regard la colline qui surplombe le site, là où étaient juchés le village de ma grand-mère et l'esprit des rebelles contre l'injustice.

Se dévisager l'un l'autre – ma mère, mon père, mon frère et moi – et sourire tristement.

Tourner le dos à la colline, avec en main une carte postale – *Tzipori, glory of the entire Galilee* – généreusement offerte par le guide aux visiteurs.

Seul acte de révolte :

Bifurquer du sentier pendant que les autres touristes poursuivent leur visite.

Cueillir des figues d'un arbre ensauvagé, esseulé, attendant depuis des décennies le retour des paysans qui l'avaient planté.

Tenir tendrement les figues poussiéreuses au creux de mes mains.

Les manger sur place en me disant...

C'était peut-être le figuier de ma grand-mère, et la poussière de sa maison.

Y. E.

27 février 2020

Lettre à n'importe qui

Maude Veilleux

Lorsque la vie publique a atteint un stade où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques rendent une telle tentative totalement impossible.

THEODOR W. ADORNO
ET MAX HORKHEIMER

Dialectique de la raison

Lettre à n'importe qui,

Toi, la jeune poète que je ne connais pas. Ton nom revient souvent. On m'a dit que tu avais du talent. Prépare-toi. Arme-toi. Ils feront tout pour te casser parce qu'ils ne peuvent pas endurer l'idée d'une femme qui écrit, parle et bouge

librement. Ils démoliront tes livres dans des critiques sans argument. Ils crieront pendant tes lectures publiques. Ils te transformeront en token passion, voudront que tu deviennes leur muse. Ils te regarderont vivre, s'occuperont de ton désarroi, s'arrogeront ta douleur, ton histoire pour en faire le personnage féminin cliché de leur crise de roman-fleuve. Ils te couperont la parole pour t'expliquer ce que tu connais mieux qu'eux. Ils t'écritront en privé pour te lancer des fleurs, t'assureront une place dans un palmarès, sur la liste d'un prix, seulement après ils t'enverront des dickpics. Ils mettront ton visage partout, et malgré toi tu participeras à ce stéréotype de la jeune écrivaine mignonne. Ensuite, ils diront : « Je ne comprends pas pourquoi on te médiatise autant. » Ils te rassureront, te diront qu'ils sont mélancoliques ou romantiques même lorsqu'ils seront en train de t'agresser. Ils diront que tu n'es pas une écrivaine, que ton travail n'est pas du travail. Ils glorifieront ton physique dans des colloques devant des collègues, devant ta face, entre deux phrases sur la poésie québécoise. Ils te flatteront les cheveux comme on flatte un caniche. Ils ne liront jamais tes livres, mais auront toujours les bons mots pour te faire douter. Ils t'inviteront à donner des ateliers à l'autre bout de la province, et essayeront de te ramener dans leur lit.

Ils s'assureront que tu doives les remercier pour des faveurs que tu n'as jamais demandées. Ils feront semblant d'être ton ami. Ils t'inventeront un récit pour te pousser vers la mort parce qu'on adore les écrivaines mortes. « Soyez donc mortes qu'on puisse vous lire sans se sentir faible. » Ils seront partout. Tu finiras par te méfier de tous, par t'éloigner de ta communauté. De toi-même aussi.

Dans l'autobus, un inconnu te dira : l'art me garde vivant. Tu ne trouveras pas les mots pour lui répondre. Parce que

tous ces discours sur l'importance de l'art, ils t'écoeurent. Tu sais bien qu'il n'avait aucune importance, ce projet pensé par un travailleur culturel pour rentrer ben square dans sa demande de sub. Tu sais qu'on lit les livres en diagonale pour compléter son Goodreads challenge. Tu sais surtout que, toi, ton travail artistique, il se construit dans l'édifice de la violence.

Je suis écrivaine à temps plein. J'ai cette chance. Je parle d'un point de vue d'ultra privilégiée, j'en suis consciente. On m'appelle. On m'invite. On me lit. Et, je produis. Je tape des poèmes. Et, je n'ai parfois rien à dire. Alors, je programme un bot pour qu'il écrive à ma place. Il fait les poèmes maintenant. Je deviens doucement une entreprise. Derrière mon visage s'organise un plan marketing. Je mets en place des mécanismes de sous-traitance. Je suis une shop. Une shop de littérature. Et, je m'écoeure. Regardez, j'ai fait ce produit. Achetez mon produit. Voici ma face et mon produit dans le journal.

Les écrivain·e·s ne sont souvent que des lignes ajoutées sur des rapports annuels d'organismes culturels. Il ne faut pas croire que nous sommes convié·e·s pour le déploiement de notre pensée quand on nous déguise en clowns de la parade poétique. Nous sommes là parce que les algorithmes nous aiment bien. Nous générons du clic. Il est de bon ton de nous avoir sur un line-up. Nous sommes le piment fort dans la salsa. Une saupoudrée de paprika sur le pâté chinois. Une marchandise symbolique pour milker davantage les conseils des arts. La pensée est assurément perdante dans ce paradigme du faire faire, surtout qu'elle se déploie le plus souvent sans égard au respect des pratiques.

J'en viens à n'aimer que les projets et les festivals sans subventions. Ces endroits sans compromis. Parce qu'avec

l'argent vient le devoir de répondre aux exigences de l'autre. Le choix radical que j'ai fait de vivre de l'écriture perd de sa force lorsqu'il s'actualise dans la logique du salariat. Ils ont besoin de mon travail pour exister, mais je suis celle qui doit se soumettre à leurs désirs pour accéder à l'argent. Ils contrôlent le capital. Alors, je dois me rendre désirable à leurs yeux pour accéder à ce capital. Ne pas déplaire devient un enjeu primordial pour survivre dans cet écosystème puisque pour arriver à amasser un salaire décent nous devons cumuler les petits contrats. Nous devenons soudainement des chauffeurs Uber attentifs à notre cote.

On commence à comprendre la position du travail autonome au sein de l'hypercapitalisme. Position qui, derrière l'attrait de la liberté, permettrait davantage de saccage dans les droits du travail. Pour les écrivain·e·s, cette mise au travail se caractérise par la production du soi confondant ainsi la frontière entre travail et hors travail. Notre rôle ne se réduit plus à fabriquer le produit. Nous devons nous construire des éthos bien calibrés pour plaire au maximum. Ne surtout pas lâcher la manivelle de l'autopromotion. Transformer la socialisation en networking. Surtout, surtout, vénérer le livre. Pas la littérature. Pas la création. Le livre, l'objet fétiche qu'on note comme on note un restaurant sur Yelp. Laisser tomber la vénération du livre placerait le lectorat dans une impasse. Le laisserait face à une activité intellectuelle désarmante dans laquelle son rôle, réduit à la consommation, ne serait pas convoqué. Or, si je ne consomme pas, que suis-je ? Où vais-je ? J'erre, et je dois lire pour vrai.

On dit que l'écrivain·e doit soutenir la chaîne du livre. Sans cela, il n'est plus solidaire de ceux qui l'appuient. Que l'écrivain·e ne récolte qu'une mince part du gâteau importe moins que les structures du marché en place. Comprenez, je

ne suis pas contre la chaîne du livre. J'en connais l'importance. Toutefois, je m'y sens essentielle et mise de côté à la fois. Car la chaîne doit assurer la reproduction matérielle de son existence par la marchandisation de l'écrivain·e. De ce fait, la légitimité qu'on accorde à un·e écrivain·e est directement liée à sa capacité de vente. Pour bien commercialiser un produit, il importe de le construire comme un concept concret, un objet aux contours lisses. C'est probablement ce qui fait que les écrivaines, on les aime jeunes ou décédées.

Alors, cette belle phrase que je croyais être un aboutissement – « Je suis une écrivaine. » –, derrière elle se cache plutôt : « Je suis une travailleuse sans limites, 24/7, et je suis un produit. »

Ma puissance d'agir, elle n'en peut plus de satisfaire l'autre. Elle n'en peut plus d'être soumise à la brutalité du capitalisme, le grand agrégateur des violences de classe et de genre, des violences sexuelles et du racisme.

En adoptant la littérature, je pensais être dans le clan des résistant·e·s.

Toi, tu seras une écrivaine. Et, tu ne sauras peut-être plus comment poursuivre. Tu ne seras pas seule.

Maintenant, je m'adresse aux autres, à celles qui ont su persister. Je demande la voie pour y arriver. Je veux connaître le monologue intérieur qu'on doit taire pour avancer. Je veux le procès-verbal de vos nuits d'angoisse. Je veux aussi connaître les noms de celles qui se sont finalement tues sous la pression. Je veux que tous ceux et celles à qui l'on dit que la littérature québécoise est importante comprennent ce qu'ils soutiennent aussi. Je deviens un mauvais chien. Un très mauvais chien qui transpire et dégouline partout. Je m'en fous. Un chien qui n'a plus rien à perdre est un chien libre.

notices

Pascale Beauregard est née en 1981 à Saint-Jean-sur-Richelieu. Elle est autrice et mère de trois enfants. Elle est aussi parfois paresseuse. Elle détient un baccalauréat en littérature comparée (Université de Montréal) ainsi qu'un certificat en création littéraire (Université du Québec à Montréal). Depuis 2012, elle a publié divers textes en poésie et en prose dans les revues *Art Le Sabord* et, récemment, *Mœbius*. L'autrice vit à Montréal, où elle travaille à la rédaction d'un premier roman.

Pascale Bérubé est poète et autrice. Elle s'intéresse particulièrement aux questions du corps (ou de l'absence de), de l'intime et du domestique de même qu'à l'idée de la sérialité des femmes et de l'identité féminine. Elle a été publiée dans plusieurs zines, revues et ouvrages collectifs dont *Estuaire*, *Mœbius* et le recueil *Zodiaque*, aux éditions de La Mèche. Elle sera d'un numéro de *Lettres québécoises* consacré aux auteurices LGBTQA+ qui sortira à l'automne.

Julien-Pier Boisvert a écrit des histoires dans *Biscuits chinois*, *Virages*, *Alibis*, *Mœbius*, *Maison de vieux* (Ta Mère, 2012) et *Maison des jeunes* (Ta Mère 2013), principalement avant 2012, dans l'objectif avoué d'avoir publié quelque chose avant la fin du monde. Comme la fin du monde n'est pas arrivée, Julien-Pier a choisi de concentrer ses efforts vers un roman qui n'aboutit pas. Dommage pour lui que la fin du monde soit en 2020 finalement.

Née à Montréal, **Maude-Éloïse Brault** s'est promenée entre pays du monde et régions du Québec. En 2018, elle coproduit la pièce *Ta vie danse floue* qui met en scène un montage de ses écrits à travers les corps et les voix d'actrices et l'oeuvre d'artistes sonores. Son récit poétique *Minou* est présenté en lecture dans le cadre du Mois de la poésie de Québec 2019. Depuis 2017, elle s'auto-publie sous la forme de zines rassemblant poésie et art visuel. Elle s'invente maintenant quelque part dans le Bas-du-Fleuve.

Fidèle Camirand est née en 1998 dans Saint-Henri, quand les étudiant·e·s ayant chanté « Ô Ursule » tout l'été étaient encore invité·e·s à y faire des bébés. Friande de bonbons des machines à vingt-cinq sous et de baisers sur les grains de beauté, elle se fascine pour cette poésie dont s'accompagne toujours la minutie. Sa plume effleure des particules à la fois invisibles pour les yeux et anodines, laissées-pour-compte entre les dalles de l'ostensible et de l'essentiel, tels les ronronnements du frigo la nuit ou la discrète cruauté des jeux d'enfants.

Bonjour, je m'appelle **Ludovic Champagne**, je viens de Trois-Rivières et je suis en train d'écrire ; « Remarques » est un texte que j'ai fait et qui se lit à voix haute ou la bouche fermée ; il s'agit d'une (d'une) enquête (expérience) générale (continue) qui procède par (sur les) remarques successives (outils visuels ou sémantiques) plus ou moins spécifiques (du montage et de la citation).

Marc-André Cholette-Héroux s'est joint à l'équipe de *Mœbius* lors de sa refonte en 2016. Il s'intéresse aux formes brèves, entre autres choses, et aspire à se faire plus succinct. Il habite à Montréal.

David Clerson est né à Sherbrooke et vit à Montréal. Il est l'auteur des romans *Frères* (2013) et *En rampant* (2016) ainsi que du recueil de nouvelles *Dormir sans tête* (2019), tous parus chez Hélio tropé. Son premier livre a été lauréat du Grand Prix littéraire Archambault et des Rendez-vous du premier roman, de même que finaliste au Prix du Gouverneur général pour sa traduction anglaise par Katia Grubisic (QC Fiction). Son troisième livre a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal.

Thomas Désaulniers-Brousseau vit et travaille à Montréal ; l'été, il plante des arbres sur la terre familiale. Il a publié quelques nouvelles et un roman graphique, paru chez First Second Books en 2018 et traduit par La Pastèque sous le titre *Jours d'attente* (2019).

Avec des mots et des bribes de phrases découpés dans des revues, **Mathieu Dubé** bricole par nécessité des poèmes-affiches. Ses collages analogiques se veulent éloge de la lenteur, célébration de

l'accident, jeux et tâtonnements intuitifs autour de la plasticité du texte. Il demeure à Valleyfield, avec son amoureuse et ses deux filles.

Romancière, **Yara El-Ghadban** a publié aux éditions Mémoire d'encrier, *L'ombre de l'olivier* (2011), *Le parfum de Nour* (2015) et *Je suis Ariel Sharon* (2018). Elle reçoit, pour ce dernier, le Prix de la diversité du Festival Metropolis bleu en 2019. Toujours chez Mémoire d'encrier, Yara El-Ghadban est la traductrice de l'essai *Vivre la diversité* par Shakil Choudhury (2018). Elle a codirigé l'essai *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?* (2014) et a contribué à plusieurs ouvrages collectifs. En 2017, elle est lauréate du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada pour sa contribution à la vie littéraire au Canada. D'origine palestinienne, elle arrive, après un long parcours de migration – Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa, Londres –, à Montréal à l'âge de treize ans avec sa famille en 1989. Anthropologue et ethnomusicologue, Yara El-Ghadban s'engage également dans les luttes féministes et la sensibilisation contre le racisme et l'exclusion grâce au pouvoir des mots. Depuis 2017, elle est la présidente de l'Espace de la diversité, un organisme qui met en dialogue, par le biais du livre et de la littérature, les communautés de diverses cultures.

Mathieu Hachebé est né sous le signe astrologique celtique du petit chien-noyer. Il ne confond que très rarement les arbres et les participes passés. Le désordre le tient. Pour sa part, il tient bon.

Patrice Lessard est né à Louiseville en 1971. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles (*Je suis Sébastien Chevalier*, Rodrigol, 2009) et de sept romans. Les trois premiers : *Le sermon aux poissons* (2011, finaliste du prix Ringuet), *Nina* (2012, finaliste du Prix littéraire des collégiens) et *L'enterrement de la sardine* (2014), constituent la trilogie lisboète. Les trois suivants (qui, de même que la trilogie, furent publiés aux éditions Héliotrope) s'apparentent au polar (mais bon, ce genre de catégories...). L'action d'*Excellence poulet* (2015) se situe dans La Petite-Patrie ; celle de *Cinéma Royal* (2017) et de *La danse de l'ours* (2018), dans le village fantastique de Louiseville. Enfin, *À propos du Joug* (Rodrigol, 2019) est la lettre de suicide de Sébastien Chevalier, dont on ne sait trop s'il a véritablement existé.

Emilie Pedneault naît en 1987, à Laterrière, au centre d'un champ poussiéreux. Aujourd'hui Nord-Côtière, elle a du mal à apprivoiser tant d'air. Elle a étudié beaucoup trop de choses, ne termine jamais rien, s'intéresse au temps, illustre et fabrique des zines. À l'automne 2020, elle publiera son premier recueil de poésie, *Au bois*, chez Les éditeurs en feu.

Née en 1998, **Anna Quinn** a grandi à Québec sur le parvis de l'église Saint-Jean-Baptiste. Elle écrit et poursuit des études en arts visuels à l'Université du Québec à Montréal. Si danser dans les rues devenait interdit demain matin, elle en mourrait sûrement.

Olivia Tapiero écrit et traduit. Elle a publié trois livres : *Les murs* (VLB, 2009), *Espaces* (XYZ, 2012) et *Phototaxie* (Mémoire d'encrier, 2017), et a codirigé l'ouvrage collectif *Chairs* (Triptyque, 2019). Elle a contribué aux revues *Muse Medusa*, *Tristesse*, *Relations*, *Estuaire* et *Liberté*. Elle est aussi musicienne. Elle vit à Montréal.

Cédric Trahan écrit, édite, critique et crée des projets littéraires. Il a cofondé et codirigé la revue *Saturne* (2017-2019) et ses textes sont publiés dans plusieurs revues de création. Il a aussi composé un zine de poésie et de photographie intitulé *Parmi ce que les îles vivent de tendresse* et qui porte sur l'amitié, la douceur et les Îles-de-la-Madeleine.

Élise Turcotte est tout à la fois poète, nouvelliste et romancière. Elle est l'autrice de plusieurs recueils de poésie dont *Sombre ménagerie*, *Ce qu'elle voit*, *Piano mélancolique* et *La forme du jour*. Ses romans, parmi lesquels : *Le bruit des choses vivantes*, *L'île de la Merci*, *La maison étrangère*, *Guyana* et *L'apparition du chevreuil*, ont tous été salués par la critique et ont trouvé un public nombreux. Ses livres sont traduits en anglais, en espagnol et en catalan. Elle vit à Montréal.

Maude Veilleux est née en Beauce. Elle a publié trois recueils de poésie : *Les choses de l'amour à marde*, *Last call les murènes* et *Une sorte de lumière spéciale* (Éditions de l'Écrou, 2013, 2016, 2019) ainsi que deux romans : *Le vertige des insectes* et *Prague* (Hamac, 2013, 2016). En 2018, elle a fait paraître un roman-web, intitulé *frankie et alex - black lake - super now*, dans lequel elle questionne la lecture

rhizomatique, la multidisciplinarité et les possibilités du numérique en littérature. Elle a aussi publié une dizaine de fanzines entre 2010 et 2014. Son travail en performance a été présenté dans plusieurs centres d'artistes et festivals tels que Le Lieu, la RiAP, la Fonderie Darling et le OFFTA.

Benedetg Zumthor meuble son temps en dessinant, en étudiant l'espace, les volumes et les végétaux et en archivant sa vie. Elle aime, non exhaustivement, la construction, les matériaux, l'esthétique des *fungus* et des bryophytes, la mode, le biodesign et les paysages post-industriels. Autrefois collaboratrice pour feu The Shindig Collective, elle tisse maintenant de petits textes orphelins teintés d'une colère sourde et de silences violents.

prochains numéros

N° 166

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve
dirigé par Nicholas Dawson et Karine Rosso
(appel de textes terminé)

N° 167

une fourchette en équilibre dans tout ça
dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque
Date de tombée: 14 septembre 2020

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur ou de l'autrice ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un.e même auteur.e par année.

abonnement

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
1463, boulevard Saint-Joseph Est
Montréal (Québec) H2J 1M6

Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

No : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

le fil rouge

diane-ischa ross

t poésie

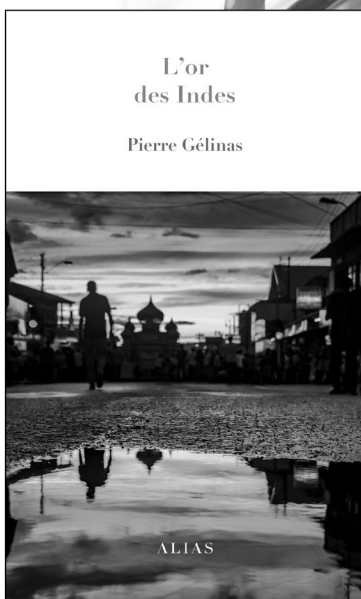
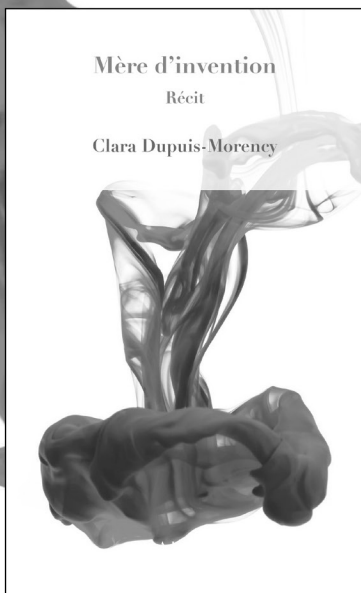
Le fil rouge est le sixième recueil de Diane-Ischa Ross publié aux éditions Triptyque. Ce livre posthume nous donne à redécouvrir la plume de cette poète au cœur immense.

La lire nous permet d'appréhender la vie autrement, avec une essence nouvelle, pure, viscérale. Quelque chose de profondément vertigineux, mais aussi de si simple, comme une évidence.

triptyque

groupenotabene.com

Les éditions Alias rééditent en petit format
des œuvres incontournables.



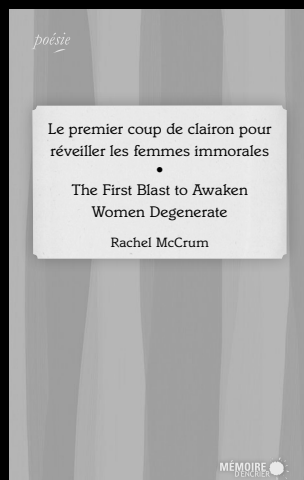
ALIAS

groupenotabene.com

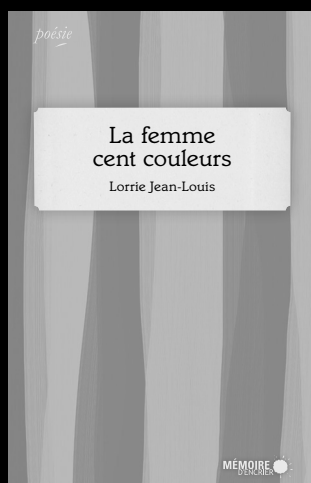
**UNE TRAVERSÉE DE L'AMOUR
ET DU DEUIL**



**Un manifeste où retentit
une parole résolument engagée**



**Le chant de l'Amérique
à brûler ou à naître**



AUTOMNE 2020

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

Sex, drugs and rock'n'roll

La jeunesse ne meurt jamais

Concours de nouvelles XYZ

1985
35
2020

143

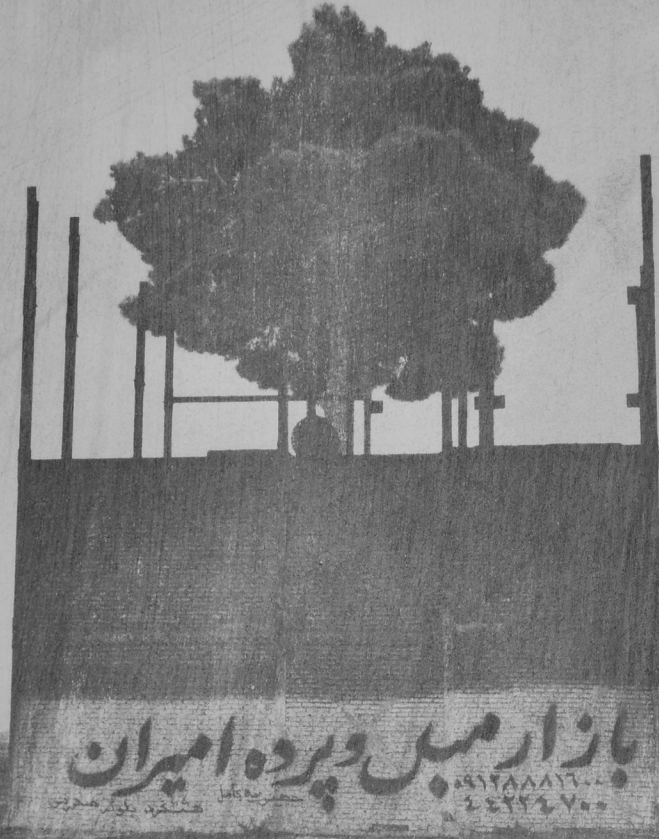
AUTOMNE 2020

XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>

SPIRALE

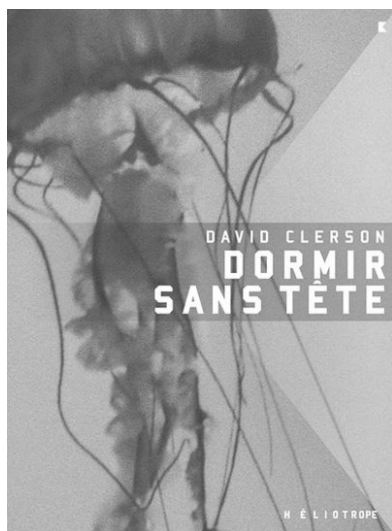
IRAN : POÉSIE / IMAGE



ABONNEMENT
SODEP.QC.CA



Avec ses clins d'œil à des icônes du grand écran, *Cinéma Royal* se lit comme on parcourt un palais des glaces, où les visages familiers se démultiplient ou s'évanouissent sitôt qu'on croit les saisir du regard.



En brouillant les frontières entre l'humain et l'animal, le réel et le fictif, le passé et le futur, les douze nouvelles de *Dormir sans tête* semblent échapper au réel, mais proposent un portrait du temps présent où transparaissent nos angoisses et nos craintes.

H É L I O T R O P E

mœbius - BALADO

Pour mieux poursuivre la mission de Mœbius de favoriser la réflexion sur la création littéraire, **Mœbius-balado** accompagne désormais chacune des parutions de la revue.



EN COLLABORATION AVEC



À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**

revuemoebius.com/moebius-balado

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Karine Rosso

Responsable de la diffusion et des communications

Charlotte Moffet

Rédacteur en chef

Jeannot Clair

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Karine Rosso et Olivia Tapiero

Conseil d'administration

Guy Champagne, Jean-Benoit Cormier Landry, Marine Gurnade, Catherine Mavrikakis, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Éléonore Goldberg

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Hugues Skene

Révision linguistique

Julie Loncin

Correction d'épreuves

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec




CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante-cinquième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en juillet 2020, pour le compte de la revue *Mœbius*.



Avec des textes de

Pascale Bérubé

David Clerson

Anna Quinn

Julien-Pier Boisvert

Maude-Éloïse Brault

Élise Turcotte

Mathieu Hachebé

Fidélie Camirand

Cédric Trahan

Mathieu Dubé

Thomas Désaulniers-Brousseau

Benedetg Zumthor

Pascale Beauregard

Ludovic Champagne


Emilie Pedneault

Patrice Lessard pense la création

Yara El-Ghadban est l'écrivaine en résidence

Maude Veilleux écrit à n'importe qui

Écoutez! Je serai
votre chien,
un bon chien,
mieux que tout
autre chien



ISBN : 978-2-924781-27-2



9 782924 781272